

# MON FILM

125



Danièle PAROLA et Enrique RIVERO  
dans une scène de  
**Dans une île perdue**  
FILM PARLANT FRANÇAIS PARAMOUNT

# L'œil aux aguets

La Metro-Goldwyn-Mayer a tort de vanter l'excellence de ses services techniques si l'on en croit la petite histoire suivante que nous conte un de nos confrères.

Depuis longtemps, la Metro-Goldwyn-Mayer est propriétaire d'un excellent scénario, intitulé *Rosalie*, mais on n'a jamais pu arriver à faire un découpage qui donnât satisfaction. Seize spécialistes ont, tour à tour, essayé de mettre le scénario au point, ayant en vue Marion Davies pour vedette. Finalement, pour donner plus de valeur à ce scénario, dont les découpages successifs ont coûté très cher, on vient de demander à P.-G. Wodehouse, le célèbre auteur anglais, d'écrire un roman basé sur le scénario en question. Ensuite, à l'aide d'une grosse publicité, on va lancer le livre au public. Plus tard, on va tourner le film *Rosalie*, qui, en ce temps, sera tourné « d'après le roman à succès de P.-G. Wodehouse ». On dit qu'on a déjà dépensé presque deux cent mille dollars pour les préparatifs — découpages, maquettes, etc. — pour *Rosalie*, sans avoir pu réaliser la production. Ce petit récit, même s'il est un peu exagéré, servira à faire comprendre la valeur initiale de la publicité en ce qui concerne la production cinématographique... au moins en Amérique.

Et voilà.

Au fait, la Metro-Goldwyn qui a engagé tant de vedettes européennes — qu'il s'agisse de metteurs en scène, de scénaristes ou d'artistes — eût peut-être pu prendre leur avis et leur confier le travail.



Pendant qu'on tournait une scène de Tropiques, tiré de l'ouvrage de Léty-Corbière, notre excellent ami E.-C. Paton, qui supervise cette production mise en scène par Jean Godard, appelle un des Chinois, qui figurent pour faire un premier plan, et lui dit de se peigner et de se dépêcher.

« Attends, monsieur, tout de suite. » Et il disparaît.

Trois minutes, personne ! Dix minutes, rien ! Un quart d'heure, toujours personne ! Et tout le monde attend avec énervement.

Enfin, tout souriant, au bout de vingt-huit minutes, le Céleste revient et mettant sa tête sous le nez de Paton, lui dit : « Sens » ! Stupeur, puis éclat de rire général. Le Chinois avait été chez le coiffeur se faire faire une friction !



Cette artiste d'origine anglaise que nous avons pu applaudir dans divers films parlants ignore beaucoup des subtilités de notre langue.

Elle s'indignait dernièrement des façons d'agir d'un réalisateur qui avait cavalièrement refusé de l'engager.

— Celui-là, dit-elle, c'est une cochon... A chaque instant, il me fait des grossesses.

Le mot eût un franc succès.



Adolphe Menjou qui fut reçu en France comme un enfant gâté a, de retour en Amérique, déclaré à un de nos confrères de Motion Picture :

« Je n'ai pas été heureux en Europe, bien que mon film ait eu un grand succès. Il est impossible de faire des films en France. Les gens ne connaissent absolument rien au cinéma. Il n'y a aucun équipement possible. Toute l'organisation est inférieure. Savez-vous qu'il n'y a pas de jolies filles en Europe ! Nous cherchions partout une jolie femme pour être ma partenaire dans *Mon Gosse de Père*

et nous n'en trouvions pas. A la fin, nous avons été obligés de prendre une Américaine ! Par contre, la Californie possède de tout pour faire des films : le climat, les installations modernes et une multitude de jolies femmes ! »

Et notre excellent confrère René Lehmann de s'étonner dans *Pour Vous* :

« Non, Adolphe Menjou, vous n'avez pas dit ça. On vous prête des propos trop définitifs pour être vrais et nous sommes sûrs qu'en les lisant, vous avez dû maudire cette corporation de journalistes américains qui vous font dire le contraire de votre pensée. »

Ouais ! Mon cher Lehmann, soyez sûr que Menjou l'a dit comme il a cru devoir le faire pour soigner sa popularité chancelante aux Etats-Unis.

Adolphe Menjou a beaucoup de talent, et son dernier film *L'Enigmatique M. Parkes* est une excellente comédie que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs d'aller applaudir.

Applaudissons l'artiste s'il nous distrait et ne nous étonnons pas de ses paroles quand il reviendra en France. Menjou entonnera de nouveau le chœur bien connu : « Vive la France ! Vive le cinéma français ! »

Le cabotinage a ses nécessités.



Un film relatant le 50<sup>e</sup> match universitaire de rugby entre Oxford et Cambridge a été présenté, avec le plus grand succès, au cours d'une récente réception à Grosvenor House.

Ce film enregistré dans l'après-midi par la British Movietone News fut développé immédiatement et projeté à 10 heures du soir à l'aide d'un équipement portatif Western Electric installé dans la salle de bal.

La rapidité des opérations et l'excellence de la reproduction sonore ont soulevé les commentaires les plus flatteurs.



La charmante Huguette est partie à son tour pour tourner à Hollywood.

Toute heureuse à l'idée de faire ce beau voyage, la jolie comédienne s'inquiétait pourtant quelque peu avant son départ.

— Il paraît, disait-elle qu'il faut déplacer beaucoup d'air là-bas, au besoin causer quelque scandale. Et moi qui suis de nature si calme, si effrayée par le bruit !

Mme Huguette réfléchit et ajouta : — Je ne puis même pas annoncer mon divorce. Vraiment, je le disais bien à Duflos : nous avons été trop vite !



M. de Montesquiou-Fezensac adore le cinéma depuis qu'il est administrateur d'Apollon Film.

Et pour prouver sa compétence, il émaille volontiers ses conversations de mots techniques : Camera, Sun-light, Pick up, etc...

Gageons que s'il est un jour député, — ce qui est son désir ardent — M. de Montesquiou-Fezensac sera un grand défenseur de notre art.



Pierre Weill, à qui nous devons de petites comédies cinématographiques d'un intérêt limité comme *Voici Dimanche*, vient de partir à Hollywood où il est engagé par la Metro-Goldwyn-Mayer.

Où est le temps où la Metro engageait des Feyder ?



L'Alliance Cinématographique Européenne nous communique la note suivante :

Nous avons recours au truchement de votre excellent organe pour démentir de la manière la plus formelle certains bruits qui ont couru avec persistance, et d'après lesquels une absorption de l'Alliance Cinématographique Européenne par un groupe important du marché français était envisagée. Il n'est nullement question pour l'Alliance Cinématographique Européenne d'abdiquer ni son indépendance ni sa personnalité.



La fameuse star Marcelle Chantal est maintenant entièrement libre de se « vouer à son art », comme elle en avait exprimé l'intention. D'après la *Chicago Tribune*, le divorce vient en effet d'être prononcé, aux torts réciproques des deux époux, entre elle et le capitain Jefferson Davis Cohn, propriétaire d'une des plus grandes écuries de courses de France.

On sait qu'ils s'étaient mariés le 5 novembre 1921, peu après le divorce du capitain Cohn d'avec une riche Anglaise. On sait également que c'est le propriétaire du fameux « Sir Ballahad » qui finança les débuts de sa femme dans le *Collier de la Reine*. Celle-ci avait été choisie à la place de Pola Negri, laquelle s'était refusée à jouer ce rôle parce qu'il n'y avait pas de baignoire dans son cabinet de toilette.

M. Cohn voulut s'opposer à ce que sa femme fit une carrière d'actrice, prétendant notamment que sa santé s'y opposait. Elle, de son côté, qui fut jadis au Conservatoire, et que ses débuts sensationnels engageaient à continuer, se prétendait lasse de la vie cosmopolite qu'ils menaient et disait lui préférer les fatigues inhérentes à la vie d'artiste. Lorsque la nouvelle de leur divorce fut rendue publique, M. Cohn déclara que sa femme, entraînée par son succès, délaissait complètement le domicile conjugal pour le studio, tandis qu'elle l'accusait d'infidélité.

Ainsi fut prononcé ce divorce, qui met fin à la longue union, longtemps sans nuages, d'une des plus grandes artistes françaises et d'une personnalité qui compte parmi les plus connues et les plus attractives de la société internationale. Celle qui n'est plus que Mme Marcelle Chantal compte partir au printemps pour Hollywood.



Un assez grand nombre de nos voisins d'outre-Rhin sont les hôtes occasionnels de Paris, depuis ces derniers jours. La diversité de leurs situations est mise en évidence par celle des hôtels qui sont leur séjour. En effet, leur nombre compte autant de touristes que de personnalités artistiques et intellectuelles. Cet accroissement de visites est dû à l'interdiction de A l'Ouest rien de nouveau sur tout le territoire du Reich. Le fait a été constaté maintes et maintes fois, où des arrivants déclaraient être à Paris uniquement pour assister à une séance de A l'Ouest rien de nouveau, et ceci en simples spectateurs, sans aucun intérêt professionnel ou matériel.

Le cas n'est sans doute pas inouï, mais jamais encore œuvre spectaculaire n'avait eu un tel retentissement au point de vue déplacement.

Les Compagnies de Chemins de fer sont contentes.



Dans une grande salle, des bancs. Hommes, femmes, y sont assis côte à côte, attendant. A l'appel d'un huissier, chacun de passer dans une pièce voisine, où le régisseur, avec bienveillance, interroge...

C'est l'examen des figurants, aux studios Paramount de Joinville. Ils sont comme cela, des dizaines qui, chaque jour, viennent tenter leur chance. Beaucoup apportent avec eux leur photographie, une photographie léchée, travaillée, retouchée, qui, hélas ! les fait plus beaux que nature, là où l'on désire, surtout, des types « vrais ».

Mirage du cinéma ! S'ils y cherchaient, sans-travail, un débouché, un moyen de vivre... parfait ! Mais pourquoi, tant, et tant, abusés par leur miroir ou leurs amis, de se croire si victorieusement photogéniques et faits d'emblée, pour de sensationnelles réussites ! L'écran — l'écran parlant et sonore surtout — n'admet pas d'improvisations, et ignore le miracle...



C'est une artiste charmante, dit La Griffe Cinématographique, mariée à un peintre non moins charmant. Elle protège les animaux ; il protège les arts.

Elle sort dernièrement de l'Exposition canine et rencontre un ami de son époux qui lui dit :

— Vous savez que nous sommes, votre mari et votre serviteur, chère Madame, sur la piste d'un Titien inconnu.

— Vraiment ! J'en ai vu un tout à l'heure. Est-ce le même ? Fox à poils durs, musclé, pattes noires.

Et cette femme charmante ne comprit pas tout d'abord pourquoi l'ami de son mari éclata d'un rire irrespectueux.

HUITIEME ANNEE. — N° 162.

9 JANVIER 1931.

## MON FILM

PAUL PERRET, Rédacteur en chef

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 8, Rue du Croissant, 8 - Paris (2<sup>e</sup>)

DÉPOTS DE VENTE : AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION  
8, Rue du Croissant, 8 - Paris (2<sup>e</sup>) - 32, Rue Molière, 32 - Lyon

LES GRANDES EXCLUSIVITÉS DE

**G.F.F.A.**

que vous applaudirez  
cette semaine

**AUBERT-PALACE**

24, Bd des Italiens, Paris-9<sup>e</sup>. Prov. 84-64

Une superproduction parlante et  
sonore de G. W. PABST

**4 DE L'INFANTERIE**

tirée de l'œuvre célèbre  
de Ernst JOHANNSEN

**GAUMONT-PALACE**

Fermeture pour transformations  
et pendant la fermeture du  
GAUMONT-PALACE, allez à l'

**ARTISTIC**

61, rue de Douai, Paris-9<sup>e</sup>. Central 81-07

Le chef-d'œuvre d'E. A. Dupont  
**ATLANTIS**

**CAMEO**

32, Bd des Italiens, Paris-9<sup>e</sup>. Prov. 88-62

**AMOURS VIENNOISES**

film parlant français avec  
JANIE MARESE, ROLAND TOUTAIN,  
MAURICE DE CANONGE

**ELECTRIC-PALACE**

5, Bd des Italiens, Paris-2<sup>e</sup>. Gut. 63-98

Un film sonore et chantant  
réalisé par Léon Mathot

**LE REFUGE**

et les plus beaux programmes muets  
et sonores dans les établissements  
suivants :

**PALAIS-ROCHECHOUART-AUB,**

56, b. Rochechouart, Paris-18<sup>e</sup> Nord 21-52

**TIVOLI-CINEMA-AUBERT**

19, r. F.-du-Temple, Paris-10<sup>e</sup> Nord 26-44

**VOLTAIRE-PALACE-AUBERT**

95, r. la Roquette, Paris-11<sup>e</sup>. Roq. 65-10

**GRAND-CINEMA AUBERT**

57, aven. Bosquet, Paris-7<sup>e</sup>. Ségur 44-11

**REGINA-PALACE-AUBERT**

155, r. de Rennes, Paris-6<sup>e</sup>. Littre 26-36

**PARADIS-PALACE-AUBERT**

42, rue de Belleville, Paris-20<sup>e</sup>

**GAUMONT-THEATRE**

7, bd Poissonnière, Paris-2<sup>e</sup>. Gut. 33-16

**CINEMA-SAINT-PAUL-AUBERT**

73, r. St-Antoine, Paris-4<sup>e</sup>. Archiv. 07-47

**MONTRouGE-PALACE-AUBERT**

73, av. d'Orléans, Paris-14<sup>e</sup>. Gob. 51-10

**GAMBETTA-PALACE-AUBERT**

6, rue Belgrand, Paris, Roquette 31-74

**SPLENDID-CINEMA**

60, av. Motte-Picq, Paris-15<sup>e</sup>. Ség. 65-03

**CINEMA-CONVENTION-AUBERT**

27, r. Al-Chartier, Paris-15<sup>e</sup>. Vaug. 42-27

**GRENNELLE-PALACE-AUBERT**

141, av. Emile-Zola, Paris-15<sup>e</sup>. Ség. 01-70

**MARCADET-PALACE-AUBERT**

110, r. Marcadet, Paris-18<sup>e</sup>. Marc. 22-81

**LES MEILLEURES SALLES  
LES MEILLEURS FILMS**

En plein centre de l'Europe, le premier  
Ciné européen

Nouvelle direction : Place St-Augustin,  
angle du  
square  
de Laborde

**STUDIO  
DIAMANT**

Pour vous perfectionner dans  
les langues étrangères, venez  
au « STUDIO DIAMANT » voir et enten-  
dre les versions originales des meilleu-  
res productions étrangères. Matinée à  
prix réduit à 14 h. 30, soirée à 21 h.

Prince-Rigadin, le créateur, avant-  
guerre, des premiers vaudevilles ci-  
nématographiques français, va friser  
sa réapparition à l'écran.

En effet, le populaire artiste, en-  
gagé par les studios Paramount à  
Joinville, a fait ses débuts devant le  
« micro » dans une série de « sket-  
ches » tournés sous la direction du  
jeune metteur en scène André Cho-  
tin.

M. le sénateur Millan fume des  
cigarettes Gitane et en fait fumer  
à ses amis.

Roland Toutain que nous voyons  
dans la version française d'Amours  
viennoises tournée aux studios de la  
G.F.F.A. est une « découverte » de  
Jean Choux. L'excellent metteur en  
scène, réalisateur de La Servante,  
avait remarqué ce jeune homme, vé-  
ritable acrobate, dont les réparties  
amusaient tout le monde au studio où  
il était venu voir un ami.

— Vous voulez faire du cinéma ?  
demanda Jean Choux.

— Je veux faire du cinéma ! répon-  
dit Toutain et, d'une cabriole, si l'on  
peut dire, affirma cette volonté.

— Le cinéma, énonça Jean Choux,  
ce n'est pas faire des cabrioles. Il  
faut savoir jouer, chanter, danser, et  
avec moi être assidu au travail car je  
suis terrible, terrible entendez-vous !

Cette phrase, prononcée d'une voix  
de stentor, n'eut point l'air de beau-  
coup effrayer Roland Toutain qui ac-  
cepta l'engagement que lui proposait  
Jean Choux pour Amours Viennoises.  
Les prises de vues commencèrent.  
Jean Choux ne fut point terrible et,  
au contraire, se réjouissait fort des  
boutades et des plaisanteries de son  
pensionnaire qui réussissaient à met-  
tre tout le monde de bonne humeur.

Dernièrement, aux Studios Para-  
mount de Joinville, grand branle-bas.  
On préparait le « start » de Magie  
Moderne, un grand film du metteur  
en scène Russe Dimitri Buchowetzki.  
Tout à coup, des cris perçants s'éle-  
vèrent quelque part, cris de désespoir,  
cris de détresse qui firent accourir  
des curieux de tous les coins de la  
vaste enceinte... C'était le Directeur  
des services accessoires, qui surveil-  
lait, hilare, portait dans ses bras un  
petit cochon rose qui se débattait  
avec rage, en poussant des cris de...  
putois !

Et tout Babel s'inquiéta :

— Qu'est-ce que c'est ?

— What's that ?

— Was ist das ?

Alors Dimitri Buchowetzki sourit :  
« C'est mon fétiche ». Chaque fois que  
je commence un nouveau film, je me  
fais apporter un cochon, le plus petit  
que l'on puisse dénicher, je le serre  
sur mon cœur et le fais caresser par  
mes collaborateurs. Ça nous porte  
chance... »

Et quelques instants plus tard, on  
put voir, en effet, le metteur en scène,  
tenant à pleins bras, son goret... so-  
nore et hurlant, se placer devant la  
camera d'un photographe et livrer à  
la postérité le plus fidèle de ses col-  
laborateurs, — qui ne semblait nulle-  
ment, il faut bien le dire — enchanté  
de l'expérience.

Cette vedette de l'écran que nous  
admirons depuis l'avant-guerre (pré-  
cisons qu'elle est d'origine étrangè-  
re), voulait l'autre soir pénétrer dans  
une salle de jeux de la Côte d'Azur.

Mais elle lut une pancarte sur la-  
quelle figurait cet avis :

« Les mineures au-dessous de 21 ans  
ne sont pas admises dans les salles  
de jeux. »

Alors, faisant demi-tour, elle dit  
tristement à son mari :

— Encore deux ans de patience ;  
viens, mon chéri.

Tous les spectateurs d'Une belle  
Garce, le film de Marco de Gastyne,  
que Pathé-Natan donne en exclusi-  
vité au Marivaux, admirent sans ré-  
serve la scène tragique au cours de  
laquelle est blessé le dompteur Rab-  
bas.

Gabriel Gabrio joue son personnage  
avec une belle vaillance ; les lionnes  
s'acquittent de leur besogne avec  
beaucoup de naturel. Et pourtant  
cette scène a été tournée deux fois.  
La première fois n'était pas mauvai-  
se, mais une des lionnes avait pris  
son rôle tellement au sérieux que les  
figurants épouvantés au lieu de crier :  
Rabbas ! Rabbas ! ne songèrent qu'au  
réel danger couru par l'acteur et  
crièrent : Gabrio ! Gabrio !

On dut recommencer la bande.

Qui n'a entendu parler de Kiki de  
Montparnasse.

De marchande de fleurs qu'elle fut  
jadis, elle passa modèle, devint une  
des grandes attractions des cafés  
avoisnant la Rotonde, entra au mu-  
sic-hall et, entre temps, fit de la pein-  
ture.

Le bruit court aujourd'hui qu'elle  
songe à tâter également du cinéma...  
Nous la verrions vedette d'un pro-  
chain film.

Et elle n'y sera vraisemblablement  
pas meilleure qu'au music-hall.

Le Bain Svelte LEICHER 1.001  
vous donnera sans inconvénient  
la silhouette à la mode. Demander  
notice gratuite : Leichner, 4, rue  
Alexis-Bouvier, à Colombes.  
Dépt 6.

Un nouveau riche, encore jeune, et  
pas plus déplaisant, d'ailleurs, qu'un  
autre (spécifions qu'il est le comman-  
ditaire d'un metteur en scène connu),  
se vantait d'avoir réussi à pénétrer  
dans la société la plus fermée de Pa-  
ris. Un de ses plus anciens camarades  
émettait des doutes sur la réalité de  
cette réussite, des doutes en partie  
dictés par l'envie :

— La société la plus fermée... la  
société la plus fermée... c'est toi qui  
le dis... Où donc es-tu reçu tant que  
ça ?

— Mais, protestait l'autre avec in-  
dignation, partout... je suis reçu dans  
tous les salons...

Alors l'ami sarcastique :  
— ...de cent couverts.

Nous avons déjà donné plusieurs  
opinions autorisées sur l'ELECTROPE,  
la reine des machines parlantes à  
amplification électrique.

Voici aujourd'hui celle de M. Ro-  
bert Trébor, directeur du Théâtre de  
la Madeleine et du Théâtre Michel :

Théophile Gautier affirmait que  
la musique est le plus cher de tous  
les bruits. Si l'auteur d'Emaux et  
Camées avait connu l'Electrope, il  
n'aurait jamais tenu cette boutade.

ROBERT TREBOR.

N'attendez pas plus pour demander  
à ELECTROPE, 78, Avenue des  
Champs-Élysées, Paris, ses notices il-  
lustrées envoyées franco sur de-  
mande.

## ABONNEMENTS

FRANCE : Un an... 55 fr.  
ÉTRANGER Union Postale... 75 fr.  
Autres Pays... 100 fr.

Chaque nouvel abonnement donne droit à titre de prime à un superbe  
cadeau provenant des établissements Leichner.

JOINDRE UN FRANC POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

« MON FILM » PARAIT TOUS LES VENDREDIS

**Paramount**  
Un grand film  
- d'extérieurs -  
**L'ENNEMI  
SILENCIEUX**  
C'est un film  
PARAMOUNT  
le meilleur spectacle de Paris

**Mon Film**  
a publié depuis le 1<sup>er</sup> Octobre  
les adaptations cinématogra-  
phiques des films suivants :

- N° 132. — 21 FEVRIER 1930 :  
Le Meneur de joies ; Monsieur Ma-  
demoiselle.
- N° 133. — 7 MARS 1930 :  
Le Figurant de la Gaité ; Parade  
d'amour.
- N° 134. — 21 MARS 1930 :  
Feu follet ; Fièvres.
- N° 135. — 4 AVRIL 1930 :  
Le lien brisé ; Voyage de noces.
- N° 136. — NUMERO DE PAQUES 1930 :  
Le Gardien de la loi ; Mariage à  
l'essai. (Epuisé.)
- N° 137. — 2 MAI 1930 :  
La Rafle ; Le Gosse du Cirque.
- N° 138. — 16 MAI 1930 :  
Le Chant du loup ; Les Damnés du  
Cœur ; Le Fantôme du bonheur.
- N° 139. — 30 MAI 1930 :  
Manhattan Cocktail ; Parjure.
- N° 140. — 13 JUIN 1930 :  
Quel Phénomène ; Robinson Junior ;  
L'Epave vivante.
- N° 141. — 27 JUIN 1930 :  
Mensonges ; Nuits de tziganes.
- N° 142. — 11 JUILLET 1930 :  
Les Quatre Plumes blanches ; Cœur  
de gosse.
- N° 143. — 25 JUILLET 1930 :  
Le Calvaire de Lena X... ; Tragédies  
foraines.
- N° 144. — 5 AOUT 1930 :  
Une Femme a menti ; Poliche ; Le  
Réproche.
- N° 145. — 22 AOUT 1930 :  
Le Vagabond Roi ; Jeux de dames.
- N° 146. — 5 SEPTEMBRE 1930 :  
La Grande Mare ; Détresse.
- N° 147. — 19 SEPTEMBRE 1930 :  
L'instinct ; L'Enigmatique M. Par-  
kes ; Le Phare du malheur.
- N° 148. — 3 OCTOBRE 1930 :  
Accusé, levez-vous ; Au delà du de-  
voir.
- N° 149. — 10 OCTOBRE 1930 :  
La Dame de cœur ; Le Secret du  
docteur.
- N° 150. — 17 OCTOBRE 1930 :  
L'Amazone des mers ; Barcarolle  
d'amour ; L'Amour chante.
- N° 151. — 24 OCTOBRE 1930 :  
Foros ; Idylle havanaise.
- N° 152. — 31 OCTOBRE 1930 :  
La Prison en folie ; L'Ennemi silen-  
cieux.
- N° 153. — 7 NOVEMBRE 1930 :  
La dernière illusion ; Lilas blancs.
- N° 154. — 14 NOVEMBRE 1930 :  
Pour son fils ; Adieu les copains !...
- N° 155. — 21 NOVEMBRE 1930 :  
Lévy et Cie ; Toute sa vie.
- N° 156. — 28 NOVEMBRE 1930 :  
Elle veut faire du cinéma ; Les Che-  
valiers de la montagne.
- N° 157. — 5 DECEMBRE 1930 :  
Jimmy ; Le Roi des Resquilleurs.
- N° 158. — 12 DECEMBRE 1930 :  
La Lettre ; La dernière berceuse.
- N° 159. — 19 DECEMBRE 1930 :  
Le Refuge ; Arthur.
- N° 160. — 26 DECEMBRE 1930 :  
Conte Blanc ; Les Amours de Minuit ;  
La petite Lise.

« MON FILM »  
a par ailleurs publié dans son  
numéro de Noël :

Des hors-texte pouvant être encadrés  
de :

MAURICE CHEVALIER, SUZANNE  
DELMAS, CLARA BOW, NANCY CAR-  
ROLL, CHARLES ROGERS, LEON  
MATHOT, EDITH JEHANE, Une scène  
de Figaro.

Chacun de ces numéros, sauf celui  
de Noël, est envoyé franco contre  
1 franc en timbres à MON FILM,  
8, rue du Croissant, PARIS (2<sup>e</sup>)  
Le Numéro de Noël : 5 FRANCS

# DAVID GOLDER

Monsieur Marcus attend Monsieur dans son bureau.

Un mouvement de mauvaise humeur échappa à David Golder, tandis que son valet de chambre le débarassait de son chapeau.

— Que veut-il encore celui-là ? grommela-t-il.

— Tiens, tiens, remarqua un vieux Juif à la mine doucereuse qui, lui aussi, attendait dans l'antichambre, je te croyais brouillé à mort avec Marcus !

Golder haussa les épaules et, sans répondre à ce qui était presque une question :

— Soifer, reste un instant, dit-il, tu dineras avec moi.

— Je veux bien !

Et le vieux à l'aspect miséreux, s'installa confortablement sans se faire prier.

Cependant celui qu'on appelait dans le monde financier le vieux Golder était entré dans son bureau.

Ainsi qu'on le lui avait annoncé il y trouva un homme qui l'attendait. Celui-ci paraissait être en proie à un profond désarroi moral. Les traits ravagés et le regard fixe, il était effondré dans un fauteuil et remua à peine à l'entrée de Golder.

Sans même le regarder, ce dernier s'assit à son bureau. Un silence plana, que rompaient seulement un froissement de papier. Golder, calmement, dépoillait son courrier. Puis, soudain, il parla.

— Marcus, je t'ai déjà dit non, c'est non ! Tu perds ton temps en nouvelles tentatives !

D'une voix blanche l'autre insista :

— Voyons, Golder, tu ne peux pas me lâcher ainsi. Nous sommes associés depuis des années. Part à deux, toujours !... Rappele-toi !...

— Beaux souvenirs en vérité ! N'as-tu pas eu plus que tu ne devais avoir ? A ton tour, rappelle-toi les beaux millions qui ont passé de ma poche dans la tienne ! Je ne t'ai rien dit, mais j'ai vu, va !

— Allons, David, part à deux, comme autrefois. On passe l'éponge et on recommence.

— Ah ! ah ! ce serait trop simple, mon vieux ! Tu as eu vent de l'affaire que j'allais enlever avec Tubingen. Ose dire que tu n'as pas essayé de me tirer dans le dos à ce sujet. Seulement, voilà, tu as compris que ça ne se ferait jamais sans moi et tu me reviens doux comme un agneau. Mais comme moi je n'ai pas besoin de toi, tu peux aller au diable, m'entends-tu ?

## CE QU'IL FAUT SAVOIR DE DAVID GOLDER

Réalisation de Julien Duvivier  
Production Vandal et Delac  
Edité par Gaumont-Franco-Film-Aubert

Comment un metteur en scène habitué aux films muets réagit-il en présence d'un film parlant ?

Telle est la question qui se posait pour Julien Duvivier lorsqu'il eut à réaliser le film David Golder, tiré d'un roman d'Irène Némirowsky.

Il faut dire que Duvivier s'en est sorti à merveille et qu'il a su, tout en conservant la majeure partie de sa technique ancienne, s'adapter aux nécessités nouvelles pour composer une œuvre de haute classe.

Les extérieurs, entre autres les scènes prises au Pays Basque, dégagent une puissance sereine dans un équilibre parfait. David Golder est un film qui confine au chef-d'œuvre ; c'est en tous les cas une production remarquable.

Les photos y sont excellentes et les prises de son parfaites. Quant à la sonorisation, on peut affirmer qu'elle résulte d'une mise au point étonnante. Le texte court et concis porte infiniment plus que tous les bavardages inutiles.

Le très grand artiste qu'est Harry Baur a composé un David Golder de premier ordre. Il donne dans ce personnage toute la mesure de son talent. C'est peut-être une de ses meilleures créations.

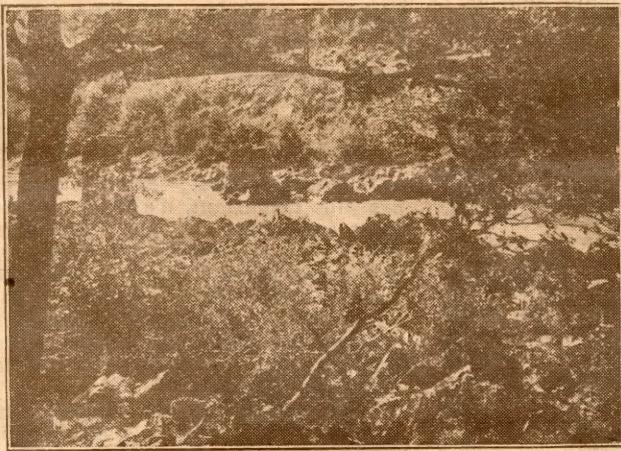
A ses côtés, Jackie Monnier et Paule Andral jouent leurs rôles respectifs avec les qualités profondes et sûres qu'on leur connaît.

David Golder fait grandement honneur à son réalisateur Julien Duvivier et à ses producteurs Vandal et Delac ; c'est dans l'évolution du cinéma français une étape à laquelle il convient de s'arrêter longuement et qui assure aux Etablissements Gaumont-Franco-Film-Aubert un succès de plus qui s'ajoute à ceux qu'ils obtiennent toujours de la part d'un public connaisseur et difficile.

Qui saura jamais quels douloureux sacrifices se cachent derrière un aveuglement volontaire !...



Il venait de se suicider...



La-bas, au pays basque...



Fatigué, David Golder n'insista pas.

secondes, il resta là, aspirant l'air avec peine. Une sueur froide coulait sur son visage devenu livide.

— Ca ne va pas ? questionna le convive.

— Si, mieux maintenant, haleta Golder, mais il est grand temps que je me repose.

— Tu te tues, ça c'est mon avis ! Et pourquoi faire, grand Dieu ! Pour jeter tout l'argent gagné par les fenêtres.

— L'habitude, vieux Soifer ! Les affaires, c'est une passion, un vice, duquel on ne peut se défaire. Enfin, je pars demain me reposer à Biarritz pendant quelques jours. Ensuite, en route pour Berlin où Tubingen m'attend !

Un télégramme arrivait.

— Et voilà, soupira Golder, les seules nouvelles que j'aie jamais reçues de ma femme !

« Manque argent. — Gloria » lut Soifer. — A propos, elle est toujours à Biarritz, ta femme ? Et ta fille Joyce ? Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue.

— Tiens, dit Golder, voici sa photo. Elle est belle, hein ?

Où était le flegmatique Golder, indifférent aux lamentations d'un désespéré. Tandis que Soifer examinait de ses yeux de myope le portrait d'une merveilleuse jeune fille blonde, on voyait Golder tout ému, le regard brillant de tendre fierté.

— En effet, dit Soifer, elle ne ressemble pas à son père et, ma foi, tant mieux pour elle !

Tout à ses pensées, Golder ne releva même pas ce sarcasme.

— Oui, murmura-t-il, c'est pour elle que je travaille si dur. Il le faut. Elle et sa mère restent là-bas à Biarritz presque toute l'année. Elles n'aiment pas Paris, ne s'y sentant pas assez libres pour mener leur existence fantasmagorique et désordonnée. Ainsi je suis presque toujours seul ici. Cent mille francs de loyer, autant de meubles, pour moi tout seul ! Ma vie de peine, de labeur esquinçant, troublée de temps à autre par ce laconique télégramme : « Manque argent ».

— Mon pauvre ami, les hommes ne sont-ils pas créés uniquement pour cela. Travailler, se tuer pour gagner l'argent que les femmes dilapident.

— Enfin, ma Joyce sera riche un jour, dit Golder. Elle m'aime bien, je veux la rendre heureuse, et si...

La sonnerie du téléphone interrompit la phrase.

A peine Golder eut-il décroché qu'il resta figé sur place par la nouvelle apprise. Marcus était mort. Il venait de se suicider.

Soifer, inquiet du silence, s'approcha et trouva Golder, blême et suffoquant.

— L'imbécile ! Est-ce qu'on se tue, balbutiait-il.

L'autre avait deviné.

— Marcus ?...

— Oui, Marcus, cet idiot de Marcus !

— Vous l'aviez bien un tout petit peu ruiné, insinua Soifer.

— Et puis après, je l'ai été vingt fois ruiné, moi, et j'ai recommencé vingt fois.

Le ton s'élevait mais le souffle manqua soudain à Golder qui, tombant lourdement sur un siège, sentit au cœur une douleur aiguë, insupportable.

Le voyage de Golder fut retardé par l'enterrement de son ancien associé et, lorsque, quelques jours après, un avion le déposait à Biarritz, il fut tout surpris de ne pas voir sa fille à son arrivée.

— Mlle Joyce n'est pas là ? demanda-t-il au chauffeur qui, seul, l'attendait.

— Ah ! non, monsieur, mademoiselle reçoit !

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle voiture ?

— Une Rolls, monsieur, madame était fatiguée de l'Hispano.

Avec un haussement d'épaules, Golder monta dans la somptueuse limousine qui fila vers la maison.

Personne sur le perron ! On savait pourtant qu'il arrivait.

Il se dirigeait tristement vers sa chambre quand une domestique annonça :

— La chambre de monsieur est occupée.



Un spectacle inouï s'offrait à lui...

pée. Madame a dit de faire le lit de monsieur dans la lingerie.

Très fatigué, Golder n'insista pas et se laissa conduire dans une petite pièce meublée sommairement. Quel accueil, pensait-il, plein d'amertume.

Après un brin de toilette, il se dirigea vers le salon.

Là un spectacle inouï s'affrît à sa vue. Dans l'immense et somptueuse pièce, un bar était dressé où se gointraient de nombreux pique-assiettes, tandis que des couples dansaient ou s'embrassaient indécemment au son d'un orchestre épiléptique.

— La maison devient moins bonne, lui glissa un invité, tandis qu'il passait près du bar. Le caviar n'est pas frais et il n'y a plus de Mumm ! Quelle boîte !

Golder poursuivait son chemin quand un jeune homme, presque nu et tout à fait ivre s'accrocha à lui :

— Dis donc, vieux, la vieille sorcière, là-bas, la vitrine de bijoutier, qui est-ce ?

— C'est ma femme !

On éloignait le gaffeur, tandis que Golder constatait qu'il avait raison. Affreusement peinte et ruisselante de bijoux, Madame Golder était bien laide.

Mais il cherchait des yeux sa fille. Celle-ci, collée au corps d'éphèbe d'une beauté masculine qui était son amant (elle ne s'en cachait nullement) dansait un langoureux tango quand elle aperçut son père.

— Oh ! Daddy chéri, s'écria-t-elle, lui sautant au cou. Je suis heureuse de te voir !

— Ah ! ah ! tu as besoin d'argent ?

— Bien sûr ! Ça fille on ne sait pas comment !

— Réussie, Dad, hein ? cette réception ?

— On dirait une auberge un jour de foire !

Une autre conversation avait lieu au bout de la pièce pendant ce temps. Hoyos, dont tout le monde connaissait la longue liaison avec madame Golder, annonçait à celle-ci qu'il avait perdu au jeu.

— Va chercher dans mon sac, crapule, dit-elle, souriant au vieux beau.

Puis elle s'avança vers son époux :

— Comment vont les affaires ?

— Mal !

— Tu sais que j'ai besoin d'argent.

— Je m'en doute !

— Tu me signeras un chèque ce soir même, hein ?

— Tiens, Fischel, dit Golder à un hideux vieillard qui passait, encore là ?

— Oui, mon vieux, comment vont les affaires ?

— Mal !

— Ah ! moi, ça va b'en, très bien !

— Je croyais qu'on t'avais fichu en prison.

— Ah ! mais, c'est fini, ça, bien sûr, cour d'assises, tout le tremblement, mais on en revient.

Joyce arrivait, escortée de son jeune amant.

— Voilà Alec, papa, il te plaît ?

Golder toisa le jeune homme au teint bronzé et ne répondit rien.

— Que dirais-tu, Dad, si on m'appelait Altesse impériale ? C'est un prince, tu sais. Ça ne m'irait pas ?

— Allez, allez, dit le vieux Fischel. Vous en reviendrez, ma chère enfant, des beaux gigolos ! Un vieillard comme moi, c'est plus sûr, je vous l'ai déjà dit !

— Oh ! vous, vous me faites horreur.

Le soir, le pauvre Golder, qui aurait bien préféré se reposer, fut traîné de force au Casino où toute la bande dînait.

— Dad chéri, dit Joyce, plus caressante que jamais, j'ai envie d'une voiture.

— Eh ! mais tu en as déjà une !

— Oh ! elle est trop petite, j'en ai assez. Je veux une Bugatti, 150 à l'heure, tu te rends compte !

— Mais je n'ai pas d'argent !

— Si tu en avais, me l'offrirais-tu ?

— Bien sûr, mais attends l'année prochaine.

— Je connais un bien plus sûr moyen. Dad, viens au baccara. Je t'accompagne.

Hoyos prétend que je porte veine.

A force de câlineries, Joyce arriva à ses fins. Assise calmement sur une banquette de la salle de jeu, elle attendait la somme destinée à son nouveau « jouet ».

Quand après plusieurs heures, Golder se leva de la table de jeu, il trouva Joyce endormie. Il la secoua.

— Tiens, dit-il, j'ai perdu un million, mais je l'ai regagné avec 100.000 !

Il lui jetait les billets sur les genoux et

elle, toute à sa joie, criait, toute frémissante :

— Ma Bugatti, ma Bugatti ! Oh ! que je t'aime, Dad !

Hélas ! l'égoïste petite fille n'avait même pas prêté attention à la figure du joueur, crispée par l'énerverment et la fatigue et, tout à coup il s'effondra à ses pieds, inanimé.

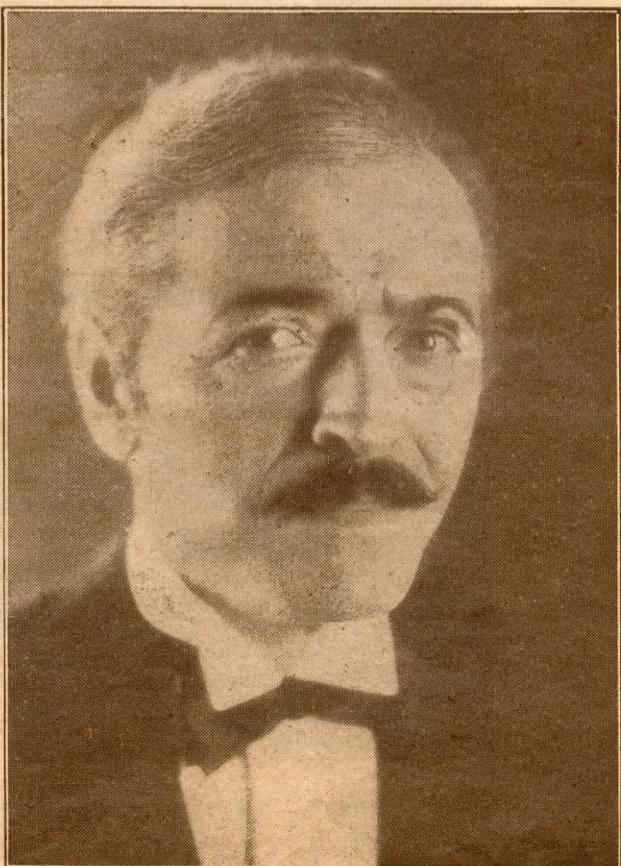
L'inquiétude régnait le matin suivant dans la pauvre chambre du milliardaire.



Déjà, les larmes étaient sèches...



Au cours d'une promenade...



Il était venu pour le relancer...



— C'est une excellente opération !

— Soit, mais tu devrais m'écouter avant. Sais-tu qu'on ne sait jamais où on en arrive après un accident comme le tien. Ça a beau ne pas être grave... As-tu pensé que s'il t'arrivait de disparaître, je serais sans rien !

— Comment ? hoqueta Golder, que viens-tu raconter ? Je vais mourir ?

— Je ne dis pas ça, mais ne vaut-il pas m'eux prendre ses précautions ? Par exemple, pourquoi ne mettrais-tu pas cette maison à mon nom ? C'est une petite formalité à accomplir, et cela arrangerait pourtant bien des choses.

— Mais, que diable, je ne suis pas encore dans la tombe !

— Ah ! te voilà bien toujours le même, tu es resté le petit juif misérable d'autrefois, qui vendait des chiffons et de la ferraille, le juif avare. Eh bien, je vais tout te dire. Tu as une angine de poitrine, tu peux mourir demain, ou vivre vingt ans, mais si tu vis, tu devras renoncer aux affaires. Voilà où tu en es, égoïste ! Nous vois-tu dans de beaux draps !

— Quant à moi, si tu meurs, je suis sans rien !

Gloria s'était contenue trop longtemps. Elle éclatait. Quand à Golder, à cette déclaration cruelle, il s'était mis à trembler de peur et de colère.

— Ah ! tu serais sans rien ! Et comment donc t'a prise ce chiffonnier de Golder ? T'appellais-tu Gloria quand il t'a épousée ? Tu te nommais Havkè et tu courrais pieds nus dans la neige. Rappelle-toi Havkè !

Il avait et, tout à coup, saisissant le collier de perles énormes que portait sa femme, il le tira violemment.

— Et ça, ça, est-ce que ce n'est rien ? Ça vaut un million. Et ces bagues, et tous tes bijoux ? Est-ce que tu crois que j'ignore ta fortune ? Tu es plus riche que moi de tout l'argent que tu m'as volé et transformé en titres.

— Brute ! tu me fais mal ! hurla-t-elle.

— Tu l'as voulu. Sache donc que tant que je vivrai, tu es ma femme et je te ferai vivre, mais quand je n'y serai plus, tu n'auras rien, entends-tu ? Rien ! Joyce aura tout ! C'est ma fille et elle m'aime, elle !

— Elle, t'aimer ! Et Gloria éclata d'un rire strident. N'as-tu jamais compris qu'elle n'en voulait qu'à ton argent ? Elle, ta fille, mais ne sais-tu pas mon plus qu'elle est la fille d'Hoyos ? Ne t'es-tu jamais rendu compte de la ressemblance ?

Il se taisait, anéanti. Sa respiration se faisait sifflante, tandis que Gloria continuait :

— Ta Joyce qui, te sachant mourant, court les routes depuis ce matin, dans sa nouvelle voiture. Elle est partie avec son gigolo et nul ne sait quand elle reviendra.

Golder souffrait le martyre. Il avait les yeux fixes et inexpressifs.

— David ! appela sa femme.

Il ne répondit pas, non qu'il n'ait entendu, mais il n'avait plus de forces. Sa raison de vivre sa Joyce chérie, n'était pas à lui. Ce coup de masse lui fut fatal.

Joyce, l'insouciant Joyce était, en effet, partie pour quelques jours afin d'essayer sa nouvelle voiture. Au volant, Alec, auprès d'elle, elle se grisait de vitesse et d'amour. Comment aurait-elle eu le temps de penser au malheureux Golder !

Dans le merveilleux décor des Pyrénées, les deux jeunes gens vivaient une existence de rêve, dépensant sans compter et selon leurs fantaisies l'argent de celui qui se mourait.

Et lorsque, sa petite fortune dilapidée, Joyce se décida enfin à rentrer à Biarritz, on lui annonça que son père était reparti et que la maison allait être vendue.

— Ah ! tu crois que j'ai besoin de toi pour vivre ? avait clamé Gloria lors du départ de son mari. Ne triomphe pas, je m'arrangerai.

Seul maintenant dans son immense appartement, ne gardant que les meubles indispensables dans une seule pièce, Golder vivait.

A cause de sa maladie et de la nouvelle coup de abandon des affaires, un fâcheux coup de bourse avait amené bien des ruines.

Vieilli de plusieurs années en quelques jours, Golder, triste à mourir, ne bougeait plus de chez lui et ne voyait personne.

Certain soir pourtant, on sonna à la porte. Un homme à mine austère fut introduit par Golder, stupéfait.

— Tubingen !

— Moi-même, mon cher Golder. Mais que se passe-t-il ? Faut-il donc que ce soit moi qui vienne vous relancer ? Avez-vous donc abandonné notre merveilleuse affaire ?

— J'ai tout abandonné. Je suis malade, très malade. Si je me remets à travailler, je suis fichu. Alors, comme j'ai de quoi vivre... et que je n'en ai plus pour longtemps !

— Que diable ! Golder, moi aussi je suis vieux, mais ce que je fais sera utile à mon fils quand je n'y serai plus. N'avez-vous pas vous-même un enfant ?

Le regard durci, Golder secoua la tête :

— Je n'ai plus personne !

Tubingen insista encore. Peine perdue. Mais il n'abandonnait pas tout espoir.

Je suis au Continental, Golder, j'espère que vous vous réunirez. Vous savez bien que nous ne pouvons faire cette opération l'un sans l'autre !

Et Golder demeura seul encore une fois. Pas longtemps cependant, car, à nouveau, on sonnait.

— Joyce ! s'écria-t-il, en ouvrant la porte.

C'était sa fille, en effet, plus élégante que jamais, ce qui le surprit fort.



HENRY GARAT et BLANCHE MONTEL  
dans « Flagrant Délit », que va nous présenter prochainement l'A. C. E.

## DAVID GOLDER

(Suite de la page 5)

— Mazette, dit-il, je vois que, toi aussi, tu t'es arrangée !

— Ce sont des cadeaux de mon fiancé, dit-elle en exhibant des bijoux splendides, car, tu sais que je me marie.

— Tiens, Alec a donc fait fortune ?

— Il ne s'agit pas d'Alec. Devine qui l'épouse, cria-t-elle d'un ton rageur ?... Tu ne trouves pas ?... Eh bien, c'est le vieux Fischel, cet horrible gâcheux ! Ce sale type qui me dégoûte !

— Mais personne ne t'y force !

— Personne ? Tu ne comprends pas que c'est ta faute. Tu m'as habituée à l'argent et je n'ai plus un sou. Ma mère ne me donne rien, rien du tout, elle ne peut plus me voir, et toi tu m'as abandonnée !

Elle pleurait à chaudes larmes et, s'étant rapprochée, elle reprit :

— Dis, Dad chéri, tu ne vas pas laisser faire ça avec ce sale vieux ! Ce serait trop laid ! Et puis, le vois-tu allant dire partout qu'il a pris la fille de Golder sans un sou !

Joyce avait trouvé le point faible. La pensée de cet affront, jointe aux larmes de Joyce, qu'il s'avouait maintenant aimer malgré tout, supplantait toute hésitation.

— Tu as raison, tu restes ma petite fille, dit-il. Tu vas m'envoyer promener ce Fischel, et sois tranquille... tu auras de quoi vivre. Va chez mon notaire chaque mois, il aura des ordres.

Déjà, les larmes étaient sèches et remplacées par un rire joyeux.

— T'es tout de même un chic type, Dad ! Un baiser vif et sec, et Joyce s'esquivait joyeusement.

C'était fait ! Après de durs et longs débats à Moscou, David Golder avait signé le fameux contrat au nom de la « Tubingen Petroleum Co ».

Après avoir quitté Moscou pour se rendre à Teisk, Golder s'embarquait maintenant pour l'Europe.

En haut de l'escalier conduisant à sa cabine, il sentit un vertige le saisir. Il n'eut que le temps de s'accrocher à un paquet de cordages.

Un tout jeune homme qui l'avait vu chanceler, s'avança :

— Vous êtes malade ? monsieur.

A son accent, Golder devina un coreligionnaire et il se sentit un peu moins seul.

— Voulez-vous que je vous aide à descendre ?

Le vieillard accepta, ses jambes lui refusant tout service.

Bientôt, il fut allongé dans sa cabine, haletant, suffoquant, en proie à un malaise indescriptible.

D'une seconde à l'autre, il avait ou trop chaud ou trop froid et le bruit que faisait le bateau lui était insupportable.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? s'empressait le jeune homme.

— Dites au capitaine d'arrêter son bateau, je paierai ce qu'il faudra.

Naturellement ce fut impossible et Golder souffrait de plus en plus.

Alors il se sentit perdu. La même douleur qu'au cours de sa crise à Biarritz le tenaillait. Chaque battement de son cœur le faisait gémir.

Il essaya de bouger la main et ne le put. Usée, la machine était usée.

En même temps que la certitude de la fin, son esprit d'organisation réapparut.

— Ecoute, dit-il faiblement au jeune homme. Où vas-tu ?

— A Paris, d'abord.

— Tu vas crever de faim.

— J'ai l'habitude, et puis ça ne durera pas !

Golder admira un instant cette confiance qu'il avait connue lui-même et continua :

— Tu vas noter tout ce que je vais te dire. A Paris, tu iras à l'Hôtel Continental. Ecris. Tu demanderas M. Tubingen,

et tu lui remettras tous les papiers contenus dans mon portefeuille en lui disant de faire tout le possible pour ma fille. Tu lui diras que David Golder est mort !

Des sanglots couvrirent la voix du jeune émigrant qui, sur un ordre de Golder, relisait.

— Tu iras encore chez Me Seton, notaire, rue Auber, 28. Tu as compris ? Tu lui diras : David Golder est mort, et tu lui demanderas aussi de faire pour le mieux... pour ma fille.

Il s'épuisait mais tenta un dernier effort.

— Tout l'argent que j'ai sur moi est pour toi, mais jure devant Dieu qui t'entend d'accomplir la mission dont je t'ai chargé.

— Devant Dieu qui m'entend, je jure !

Alors, enfin, Golder put reposer en paix. Obsédante, l'image de Joyce se tint jusqu'au bout devant ses yeux voilés.

— Joyce, ma petite fille chérie, j'ai fait tout ce que j'ai pu... murmura-t-il... Joyce...

Ce furent ses dernières paroles. David Golder mourut tout seul — lui qui avait remué le monde — tout seul, comme un chien !

ANNIE CAIREL.

SUPER-FILM  
sort en  
exclusivité

# MON CŒUR...

Le grand public va enfin pouvoir goûter cette plaisante comédie  
Nous avons déjà dit tout le charme qu'elle dégagait. Nous ne



**MON CŒUR... INCOGNITO.** Réalisation du regretté Manfred Mady Christians, Jean Angelo, Maurice Lagrenée, Roger Tréville.  
Les photos ci-dessus représentent

# INCOGNITO

Film 100 % parlant  
français, Production  
AAFA - TOBIS

qui sera un des gros succès de l'année cinématographique.  
saurions trop recommander à nos lecteurs de l'aller applaudir.



MALY DELSCHAFFT  
dans une scène de « Le Calvaire d'une vierge », que les Exclusivités Seyta nous  
ont présenté avec grand succès

## PERSONNAGES DE STUDIO

# LE COSTUMIER

Le rôle du costumier dans un studio est très important et délicat. C'est lui qui habille tous les interprètes d'un film ; depuis la plus grande vedette jusqu'au plus petit figurant.

Son rôle est d'autant plus difficile qu'il doit souvent s'occuper de six ou sept films qui sont réalisés simultanément.

Le rôle du costumier des Studios Paramount de Joinville est particulièrement délicat.

Prévenu, parfois vingt-quatre heures d'avance, il doit faire en sorte pour habiller tous les interprètes du film.

— C'est impossible, direz-vous. Le costumier fait l'impossible.

Le costumier doit avoir un goût

parfait des toilettes féminines et masculines, une connaissance approfondie de tous les styles et de toutes les époques, une autorité non contestée auprès des « stars », et enfin il faut qu'il obtienne de tout son service, ainsi que de ses fournisseurs, le maximum de vitesse et de soin dans l'exécution de ses commandes.

Il est intéressant de connaître maintenant la façon dont procède le costumier.

Les Studios Paramount qui produisent une grande quantité de films, travaillent avec une telle célérité que le costumier ne peut prendre contact avec les artistes qu'un ou deux jours avant le commencement de la production, ceci surtout pour les productions étrangères, où les artistes n'arrivent à Paris, que lorsqu'ils doivent tourner.

Les grandes maisons de couture choisies par le costumier, collaborent étroitement avec lui dans le choix des toilettes. Le costumier assiste aux présentations des collections, il doit choisir les toilettes et les faire rectifier de manière à flatter les personnalités différentes des interprètes. Il a le souci de devancer la mode, ceci dans l'intérêt même des films qui passent devant le public plusieurs mois après avoir été terminés.

On comprend facilement que les vedettes ne doivent pas paraître démodées. De plus, un film, produit en France, et où les vedettes sont bien habillées, est dans le monde, la meilleure publicité en faveur de la mode parisienne.

Le rôle du costumier ne se borne pas là. Les principaux interprètes habillés, il se consacre aux détails des costumes des artistes secondaires et même des figurants. Un col, une cravate d'un certain style et d'une certaine époque nécessitent quelquefois des recherches pénibles et longues.

Le costumier prévoit et respecte la vérité du costume même dans les films les moins importants, car tout ceci contribue pour une grande part au succès d'une production. Il doit étudier minutieusement les coloris, car il connaît les couleurs favorables à l'écran ; il doit en outre s'assurer que les artistes soient exacts à leurs essayages et que les fournisseurs livrent aux dates demandées ; un retard est toujours très préjudiciable à la bonne marche d'une production.

Aus Studios Paramount de Joinville, on habille les interprètes de productions qui sont destinées à faire le tour du globe ; le cinéma est d'un précieux concours pour la couture parisienne, il la transporte et la rend populaire dans des pays où elle n'avait pu pénétrer jusqu'alors.



Noa, version française d'A. P.-Antoine, est interprété par  
Lucette Desmoulins, Jack Henley, Florelle et Marthe Sarbel.  
quatre scènes du film.

# UNE BELLE GARCE

La plus vive animation régnait à bord du cargo du capitaine Courle. Arrivé à Marseille depuis huit jours, après une longue randonnée sur les côtes ouest du continent noir, le bâtiment était livré à l'ardeur de son équipage pour un lavage et une remise à neuf complets.

Parmi les marins, un soutier débrouillard qui, non sans talent, pinçait de la guitare, préférait encourager ses camarades par des chants plus ou moins harmonieux, mais qui obtiennent un résultat très différent de celui qu'on en attendait.

Le capitaine Courle venait d'apparaître sur le pont et prenait à partie le chanteur pour l'obliger à aider ses collègues d'une manière plus efficace, c'est-à-dire avec l'éponge et le balai...

Courle, type classique du vieux Marseillais, donnait de la « gueule » par habitude, dans un langage pittoresque et coloré. Mais il savait aussi jouer des poings et le guitariste s'en aperçut à son détriement.

Cependant un personnage venait de pénétrer sur le navire.

Il fallait qu'il fût d'importance car le capitaine se précipita à sa rencontre et cordialement :

— Ça va, M. Rabbas ?

— Ça va, capitaine.

Et Courle continua, sans transition :

— Venez dans ma cabine. Nous boirons un petit coup.

Le nouveau venu, haut de taille et puissant d'épaules, promenait autour de lui un regard calme et froid. Sous son large front, deux yeux luisants éclairaient une face énergique aux mâchoires puissantes.

Lorsque les deux hommes pénétrèrent dans la cabine, un jeune matelot s'y te-

## CE QU'IL FAUT SAVOIR DE

### UNE BELLE GARCE

Realisation de Marco de Gastyne  
d'après le roman de Charles-Henry Hirsch  
Production Pathé-Natan

Voici une œuvre puissante, bien équilibrée, superbement réalisée et jouée à la perfection, qui comptera parmi les meilleures productions françaises de film parlant.

Une belle Garce offre pour le spectateur un attrait nouveau pour lui : celui de l'introduire dans le domaine des forains parmi le monde spécial des belluaires.

Malgré le thème excessivement simple du scénario — la faiblesse d'un dompteur de lions devant une fille plus féline que les fauves eux-mêmes — l'action est sans cesse attachante et variée, quoique limitée aux toiles d'un cirque ambulante.

Il est vrai que l'interprétation est de premier ordre.

Gabriel Gabrio présente dans le professeur Rabbas la splendide brute courageuse à laquelle rien ne résiste hormis la fille Rosetta que traduit avec un talent fou Gina Manès. Souple, hypocrite, instinctive, Rosetta est un animal indomptable et fatal.

La grande finale où ces deux protagonistes sont en présence de trois lionnes, encore sauvages atteint une véritable grandeur et est émouvant à l'extrême.

Georges Paulais compose un clown Armand dans la bonne tradition et le dompteur Jouviano est parfait dans son rôle de Pietro. Quevedo est très mesuré dans son interprétation de Léo Rabbas, fils du professeur. Georges Marlet, amusant dans le capitaine Courle.

Mmes Gil Clary (Madame Rabbas), Simone Genevois, charmante et touchante Nana, et Raymond Sonné (Lili) complètent à la perfection cette distribution de choix.

Les textes de Une belle Garce sont sobres et mesurés. On n'y trouve aucun bavardage inutile et quelques silences judicieusement réservés au cours de certaines scènes sont impressionnants au possible. La sonorisation est, de même composée avec goût. Les photos sont toutes excellentes.

Marco de Gastyne vient de réaliser un très beau film et les établissements Pathé-Natan ne pouvaient être mieux inspirés en la présentant au public, lequel, d'ailleurs, ne lui ménagea pas ses applaudissements.

Eternel féminin... seras-tu donc toujours invincible et triompheras-tu donc éternellement des cœurs humains les mieux trempés ?...



Ils étaient en présence des lionnes sauvages...

nait qui s'écria, joyeux, en apercevant le visiteur :

— Bonjour, monsieur Rabbas !

L'interpellé répondit avec un léger sourire où l'on sentait à la fois de l'étonnement et une pointe de vanité :

— Tiens, tu me connais donc, toi ?

— Oh ! oui, monsieur Rabbas, répliqua l'autre. On vous a déjà vu dans la cage aux lions...

Mais, sur un signe du capitaine, le marin s'esquiva et les deux hommes restèrent en présence.

— Ah ! monsieur Rabbas, dit Courle, quelle graine que tous ces gens-là... A propos, goûtez donc à cet excellent ratafia.

Après ça, on ira voir les fauves... Rabbas allait répondre lorsqu'un vacarme épouvantable se fit entendre au dehors. Parmi des jurons et de gros rires d'hommes, une voix de femme dominait, indignée.

Le capitaine et Rabbas montèrent aussitôt sur le pont et virent un groupe de marins qui s'efforçaient de se saisir d'une fille, laquelle leur opposait une résistance farouche et se laissait traîner, en essayant de mordre les mains qui se trouvaient à sa portée.

Le capitaine les arrêta et s'adressant brutalement à la femme :

— Qu'est-ce que tu viens encore faire sur mon bateau ?

Elle, les cheveux en désordre, le corsage plus qu'à demi ouvert, répondit d'une voix sourde et traînante, en fixant Courle de ses grands yeux verts :

— J'viens voir les lionnes... je les trouve belles...

— Allez, sors d'ici, et que je ne t'y prenne plus... traînée...

La fille haussa les épaules. Nonchalante, elle franchit la passerelle et gagna le qual de son même pas lent et souple.

Rabbas avait assisté à la scène et sans qu'un muscle de son visage n'ait trahi, ses yeux s'étaient longuement fixés sur le visage de la fille...

Puis, entraîné par le capitaine, il descendit dans l'entrepont.

Le capitaine Courle avait ramené de son voyage au long cours trois superbes jeunes

lionnes capturées dans la brousse africaine et qu'il avait signalées au professeur Rabbas, grand dompteur de fauves, avec l'intention de les lui vendre pour sa ménagerie.

Les trois bêtes parquées dans des cages étroites ne cessaient de rugir et s'efforçaient d'atteindre de la patte, à travers les barreaux, tout ce qui passait à leur portée.

— Evidemment, vos bêtes son belles, dit Rabbas, après les avoir jugées d'un coup d'œil. Mais mon dernier mot est dit : 35.000... pas un sou de plus.

Courle discutait. Il en avait demandé 40.000 francs.

— Voyons, des bêtes jeunes et sauvages, et splendides !...

Mais l'autre restait intransigeant :

— 35.000..., mon cher capitaine. Songez que c'est du surplus pour moi... Je suis déjà au grand complet !...

L'autre s'inclina, tentant un dernier marchandage :

— Oh ! monsieur Rabbas... vous mettez bien un petit billet de mille en plus ?

Rabbas acquiesça, puis, à brûle-pourpoint :

— Dites donc, capitaine... la petite de tout à l'heure, vous la connaissez ?

— Peuh ! oui... C'est une fille... Rosetta... qui vend des fleurs dans les cafés sur la Canebière... Entre nous, c'est une pas grand'chose...

— Connaissez-vous son adresse ?

— Non ! mais mon quartier-maître la connaît, lui... Si vous y tenez, il vous accompagnera, mais j'insiste, monsieur Rabbas... rien de propre !...

Quelques heures plus tard, dans l'après-midi, Rabbas, guidé par le quartier-maître, s'engageait dans une rue étroite du vieux port de Marseille.

Sur le pas des portes, des commères et des filles s'invectivaient avec véhémence. Des fenêtres étroites d'où pendaient les linges mis à sécher, d'autres voix répondaient, insultantes...

Après avoir récompensé son guide, Rabbas s'engouffra dans une entrée que voilait un rideau de tulle.

La porte était ouverte. Il entra. Etendu sur un grabat, un jeune homme fumait une cigarette...

— Mlle Rosetta ? demanda le dompteur. L'autre se releva lentement et, dédaigneusement :

— C'est bien ici. Pourquoi qu'vous voulez la voir ?...

— Qui es-tu ? reprit Rabbas.

— Qui j' suis ? répondit l'autre, arrogant... J' suis son homme !...

Le visiteur s'impatientait :

— Va chercher ta femme ! J'ai à lui parler.

Mais le jeune homme se redressa :

— J'aime pas recevoir des ordres.

Le regard de Rabbas se durcit soudainement. Son interlocuteur baissa instinctivement les yeux et, à reculons, pénétra dans une pièce attenante d'où il revint aussitôt avec la fille, plus nonchalante que jamais.

Rabbas s'adressa à elle :

— On vous a bousculée ce matin, sur le bateau...

Mais le jeune homme interrompit et, tout à son idée, il goguenarda, prenant sa femme pour témoin :

— Monsieur est bien imprudent de venir comme ça chez Victor...

— Ah ! c'est Victor, ton nom, dit le visiteur impatienté... Eh ! bien, moi, je suis le professeur Rabbas...

Les visages de Victor et de Rosetta changèrent aussitôt. La lutte était inégale, maintenant qu'ils connaissaient la véritable personnalité de leur interlocuteur. C'est que Rabbas était connu ! et c'était un homme !...

— Mais offre donc une chaise à Monsieur, dit aussitôt Victor à la femme.

Et Rabbas parla :

— Voilà, j'aurais voulu pour corser mon programme, une jolie fille pour faire des poses plastiques et danser parmi les fauves.

A cette annonce, les yeux de Rosetta prirent une nuance étrange... Ils se fermèrent à demi comme ceux des félins éblouis par une lumière trop vive...

— Si Victor veut, répondit-elle simplement.

Une discussion d'argent suivit ce premier exposé. Pour Victor, ce n'était qu'une question de « pognon ». De plus, le triste individu exigeait d'être emmené aussi.

— Naturellement... vous embauchez le ménage... ou personne !

Il fallait se résoudre à s'encombrer de ce personnage sans métier défini, lequel voulait que les choses fussent faites en règle et qui exigea un contrat sur papier timbré.

— Eh bien, vas chercher le papier timbré au bureau de tabac, lui dit Rabbas.

Avant de s'acquitter de cette commission, Victor s'adressa brutalement à sa femme :

— Ben quoi Rosetta, reste pas comme ça... Offre donc une fine à Monsieur...

Resté seul en présence de Rosetta, le dompteur aborda la question directement :

— Tenez-vous tellement à remorquer votre Victor à Paris ?

— Pas tellement, répondit-elle, habile.

— L'aimez-vous ? Répondez-moi franchement, que diable !...

Il devenait plus pressant :

— Ecoutez, si vous voulez, je vous emmène ce soir en auto. Quant à votre Victor, avec de l'argent... j'en fais mon affaire... Mais, à moins que vous ne l'aimez ! Comprenez bien : c'est vous que je veux !

On ne pouvait être plus net. Mais Rosetta restait fuyante et énigmatique :

— Je ne sais pas... vous êtes bien exigeant...

Et toujours le vert de ses yeux passait par toutes les gammes de cette couleur changeante comme la mer... Elle se fit plus câline :

— Vous ne serez pas trop méchant avec moi si je viens...

Rabbas comprit alors qu'il avait réussi dans sa démarche.

Le professeur Rabbas appartenait à une ancienne lignée de belluaires.

N'est pas dompteur qui veut ; le métier est dur et demande des qualités non seulement acquises par l'expérience et l'usage mais transmises pour ainsi dire par l'hérédité. Les dompteurs le sont généralement de père en fils.

Rabbas était marié. Sa femme, foraine de naissance, l'avait toujours entouré de soins et lui était attachée comme un esclave.

Ils avaient un fils, Léo, « le plus jeune dompteur du monde », beau et sympathique jeune homme de vingt ans qui aimait son métier.

La troupe proprement dite du professeur Rabbas se composait en outre d'un dompteur en second, Pietro, courageux belluaire qui secondait son patron dans les dressages difficiles et avait la surveillance générale de la ménagerie ; le clown Armand, vieux pitre au cœur d'or, et qui, depuis quelques années, ne travaillait que pour rendre heureuses ses deux filles adoptives : Nana et Lili, lesquelles faisaient la parade comme d'enseuses et veillaient à l'entretien des petits animaux.

Elles avaient à soigner entre autres deux jeunes singes cynécéphales et trois lionceaux, gros comme des chats que nourrissait une belle chienne-lion, Mirza.

Un nain difforme aidait Armand dans

sa parade et l'on comptait encore dans la troupe un quatuor de sonneurs de trompes de chasse et la fanfare classique des fêtes foraines, sans oublier quelques soigneurs et dresseurs d'ours et de singes.

La ménagerie Rabbas était populaire dans tous les continents. Il y régnait l'harmonie la plus parfaite, mais la soumission au « patron » était générale et totale.

Le dompteur n'aurait jamais permis que quiconque lui résistât : ses colères étaient brèves, mais terribles. Au demeurant, excellent et fidèle époux et bon père de famille.

Pourquoi, et sans que rien ne l'expliquât, s'était-il si brusquement attaché à cette fille entrevue un instant sur un pont de navire ?

Était-ce ce charme pervers, cette féminité animale qui la rapprochait des grands fauves, cette énigme indéchiffrable qui se dégageait de toute sa personne, ou cette sensualité lascive qui attirait le cœur comme dans un tourbillon qui avaient séduit Rabbas ?

Ou n'était-ce pas le désir immodéré de vaincre, de dominer cette nature rebelle comme il triomphait chaque jour des animaux sauvages ?

Toujours est-il que le dompteur avait enlevé Rosetta, puis imposée à sa troupe et que, depuis cet instant, ses collaborateurs avaient senti qu'un danger venait de s'abattre sur leurs têtes. Une mystérieuse angoisse étreignait tous les cœurs.

La douce Nana, qui n'avait que de tendres regards pour Léo, avait l'impression qu'insensiblement le jeune homme échappait à ses affectueuses avances...

Mais, fait plus grave, tous sans exception s'apercevaient que l'humeur de Rabbas n'avait jamais été aussi inégale et que ce n'était qu'à grand-peine qu'il semblait maîtriser de sourds mouvements de rage intérieure.

La ménagerie Rabbas s'était installée à Neuilly où elle remportait comme à l'ordinaire les plus éclatants succès.

La représentation de ce dimanche après-midi s'annonçait sous les meilleures auspices.

Les trompes de chasse venaient de semer aux quatre vents leurs appels cuivrés ; puis, aux accents de la fanfare, Nana et Lili avaient exécuté un pas de danse du plus gracieux effet pendant que le nain se roulait à leurs pieds en exécutant les fantaisies acrobatiques les plus diverses... Enfin le clown Armand commença le boniment classique où il était question de grandes chasses africaines, de courage et d'audace ; puis c'était une chansonnette drôle et un appel au public : « Entrez !... Entrez !... »

Lorsque le pitre eût terminé, il s'arrêta halebant pendant que la foule, gravissant les marches de la baraque, payait les places à Mme Rabbas qui trônait, majestueuse, à la caisse scintillante de miroirs, et s'enrouffrait dans la salle.

Rabbas parut sur l'estrade, le corps moulé dans un dolman qui faisait mieux ressortir sa puissante charpente.

Il s'approcha du clown et, à brûle-pourpoint :

— Décidément, Armand, dit-il, ça ne peut plus coller. Tu n'es pas drôle... tu ne fais plus rigoler...

Le pitre n'en croyait pas ses oreilles... Qu'avait-on à lui reprocher ?

Rabbas continuait d'une voix glaciale : — Viens donc me voir demain... Je te donnerai ton compte... avec un peu d'argent en plus... pour les gosses...

Puis il disparut derrière une portière, laissant le malheureux clown atterré et tremblant.

Rabbas se glissait entre les roulottes. Il s'arrêta devant l'une d'entre elles, gravit les quatre marches de l'échelle et regarda à l'intérieur.

— Es-tu prête, Rosetta ? cria-t-il. Et, sans attendre la réponse, il ouvrit la porte et entra...

Quelques secondes après, les doubles rideaux intérieurs étaient fermés par une main impatiente...

Le soleil venait à peine de se coucher, et, en attendant la première représentation du soir, les artistes de la troupe prenaient chacun dans leur roulotte leur repas.

Pietro venait de s'assurer que le matériel était à sa place lorsqu'un cri lui arriva :

— Au secours !... Au secours !... Il bondit et aperçut Lili, hagarde, qui se précipitait sur lui :

— Venez, venez vite... Papa veut se tuer.

Le dompteur courut jusqu'à la roulotte du clown et eut le temps d'apercevoir Nana qui luttait désespérément avec Armand pour lui arracher un revolver.

Sauter sur le pitre et s'emparer de l'arme fut pour Pietro l'affaire d'un instant.

L'autre, véritable loque humaine, s'était laissé tomber sur sa couchette et prononçait des phrases sans suite en pleurant pendant que les deux jeunes filles, ramassées sur elles-mêmes dans un angle de la voiture, tremblaient de frayeur.

— Eh ! bien, n'est-ce qui te prend ? dit Pietro, soudain.

— Ah ! exhala le clown... Fallait me laisser, Pietro, ce serait fini...

— Tu n'as pas le droit de faire ça, dit l'autre impérieusement. Et tes filles, alors, tu n'y penses pas ?

Mais l'autre continuait :

— Rabbas nous jette à la rue, les petites et moi... on va partir. Et pourtant, les petites sont nées ici, la mère y est morte. Ce n'est pas drôle, Pietro, tu sais... de s'entendre dire ça, pour un homme qui a fait rire le monde depuis plus de vingt ans.

Il fixa le dompteur et reprit d'une voix plus assurée avec une expression de rage :

— C'est rapport à la Rosetta !...

Pietro continua :

— Rabbas n'est pas un mauvais bougre. Je vais tâcher de le voir...

Et il partit.

Pietro vit en effet Rabbas et il lui fit doucement comprendre que son attitude pour Armand semblait pour le moins étrange.

Le « patron » se rangea aux conseils de Pietro. Il lui promit de garder le clown et de lui donner la surveillance d'un coin de la ménagerie.

Quelques jours après, un matin, sur leur roulotte, Rabbas et sa femme terminaient leur toilette.

— J'allais chez toi, dit-il... Nous avons à causer sérieusement.

Léo, étonné, regarda son père. Il était pâle et malgré toute sa puissance de dissimulation, il ne pouvait cacher une crispation douloureuse de son visage.

— Comme tu es grave, papa, dit le jeune homme.

Alors, pour ne pas aller droit au but, Rabbas parla tout d'abord du clown Armand.

— Mon petit Léo, dit-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle, on t'a mal conseillé au sujet d'Armand... J'ai vu Pietro. Et que cela te plaise ou non, je garde Armand.

— Mais, papa... commença l'autre.

Rabbas ne pouvait plus se contenir. Il

dant pas lui dire que je t'appartenais ?...

Alors, ce qui devait arriver... est arrivé.

Brutalement, il la saisit aux poignets et la renversa sur le sol.

Lutte effrayante chez cet homme épris après la brusque révélation d'une odieuse trahison.

— Il m'a dit que tu l'aimes, lui cracha-t-il à la face.

— Oh ! tous les hommes s'imaginent qu'on les aime, répondit-elle, puis, se reprenant :

— C'est ta faute, après tout... Si tu m'avais laissée vendre mes fleurs à Marseille, je serais tranquille... Si tu veux que je m'en aille... je m'en vais...

Elle avait touché juste.

Sur la plume encore saignante de ce dominateur, elle venait de verser un nouveau poison... celui de la séparation.

Rabbas était abattu. Le grand lutteur qu'il avait toujours été et devant lequel personne n'osait élever la voix n'était plus qu'un malheureux homme sans courage et craintif devant cette femme, laquelle allait aussitôt profiter de la situation.

Rosetta s'était blottie dans les bras du belluaire. De ses mains elle lui caressait les cheveux et le visage. Puis elle abrita sa tête dans son cou et demanda :

— Maintenant, il faut que tu m'accordes quelque chose pour avoir été si méchant...

Cynique, elle continua :

— Je veux faire un numéro... avec Léo et les nouvelles lionnes... Tu veux ?... Oui ?

Rabbas réagit :

— Tu es folle ? Qu'est-ce qui te prend ? L'autre soir, tu as bien vu que Sultane était prête à bondir sur toi !... Ce sont des charognardes, entends-tu ?

Mais elle le berçait doucement, comme un grand enfant et lui murmurait sa chanson favorite :

*Volet mon cœur qui veut m'aimer ?... Volet mes bras pour s'y pâmer...*

Le dompteur, le cerveau engourdi, reparlait de Léo :

— Alors... ne continue pas avec lui...

— Et pourtant ! répondit-elle. Il m'a dit qu'il se tuerait...

Et, devant le visage crispé de son ami : — Ne souffre pas... Tu sais bien, Mami... Aimes-tu que je t'appelle Mami... On dit ça chez nous.

Mais comme Rabbas ne répondait pas : — Ecoute, mon grand, il serait prudent que tu t'en ailles, dit-elle, et elle questionna, perfide :

— Si tu n'avais pas ton fils... quitterais-tu ta femme pour moi ?

Il hésita l'espace d'une seconde.

— Trop tard ! dit-elle. Tu es jugé.

Elle ne lui ménageait aucune douleur, aucune tristesse, aucune inquiétude. Elle jouait du dompteur comme un chat s'amuse avec une souris...

Un incident se produisit alors qui intensifia la torture de Rabbas.

Léo frappait à la porte de la roulotte et obtenait de Rosetta, devant le père impuissant à réagir, un rendez-vous dans un café...



Rosetta pâle, les dents serrées, sans souffle...

Ils échangeaient tous deux leurs impressions mais on devinait que Mme Rabbas avait à parler et qu'elle n'osait pas.

Enfin, faisant un effort sur elle-même elle se décida :

— Dis donc, Rabbas, dit-elle. Tu n'as rien remarqué au sujet de Rosetta ?

Inquiet, le dompteur cherchait un faux-fuyant pour échapper à cet entretien dont il ne saisissait pas le but... Mais sa femme reprenait :

— Tu ne vois pas que, depuis quelque temps, Léo a changé de conduite ?

Rabbas avait pris le parti de se taire...

Après tout, s'il fallait qu'une explication eût lieu un jour, autant que ce soit tout de suite...

— Tu n'as pas remarqué, reprenait son épouse, que Léo ne sort plus ?

Rabbas respira. Il ne s'agissait donc pas de lui. Alors, pour ne pas persister dans son mutisme :

— Eh ! bien, tant mieux... Mais non ! moi je prétends que Léo est en plein roman... Il m'a confié son secret...

— Ah ! la petite Nana ?... dit l'autre à tout hasard.

— Non ! continua la femme. Tu ne devines pas ?... Léo est l'ami de Rosetta...

Rabbas blêmit, il rougit brusquement ensuite, puis hurla :

— Saleté !...

Comment ! Rosetta le trompait avec son fils ! Elle osait sous son propre toit ?... Lui qui l'avait tirée de la fange...

Mme Rabbas assistait avec terreur aux divers changements de physionomie que présentait son mari, sans qu'elle puisse en déterminer la cause.

— Tu n'es pas fou de te mettre dans des états pareils, dit-elle, brusquement. Après tout... cette femme...

— Ah ! je vais lui faire voir, moi...

— Je t'en prie, Rabbas, contiens-toi. Il n'y a pas de quoi se fâcher à ce point.

Le dompteur venait de faire un brusque retour sur lui-même.

— Ne crains rien, je suis calme, dit-il en sortant de la roulotte.

Il cherchait son fils.

Il l'aperçut qui s'amusait à taquiner un des lionceaux que nourrissait Mirza et dont Nana avait la garde. Il s'approcha et lui toucha l'épaule.

fallait qu'il déchargeât son cœur, tout d'un coup.

— Et puis, autre chose, Léo. Je dois te rappeler aux convenances. Je ne veux pas de liaisons chez moi. Tu as des relations avec Rosetta... Il faut que cela cesse...

— Papa, je t'assure...

— Tu mens ! Ta mère m'a répété ce que tu lui avais dit à ce sujet.

Alors le jeune homme eut un violent mouvement de réaction. Pour une fois, il osait braver son père.

— Mais je suis libre, dit-il avec une pointe d'arrogance.

— Je t'impose ma volonté formelle... Tu vas rompre avec Rosetta. Allons ! J'attends la réponse... Et tu sais, continua-t-il, c'est un ordre !...

L'autre éleva la voix :

— Obéir ! Toujours obéir ! Mais on n'entend que ça, ici...

Imperturbable, le père continuait :

— Je te demande un engagement absolu ! Ta réponse ?

Un sanglot monta à la gorge du jeune homme :

— Tu veux savoir la vérité ? Eh ! bien, nous nous aimons tous les deux.

— Tu mens ! hurla Rabbas... Tu mens ! Tu n'es qu'un voyou.

Il eut alors un terrible geste envers son fils, mais ses mains retombèrent, pendant que le jeune homme, effrayé, s'enfuyait...

Tout à son idée, le dompteur se dirigea vers la roulotte de la fille. Il y pénétra. Elle terminait sa toilette.

Il lui apparut le visage bouleversé, mais elle le défilait du regard.

— Garce !... Garce !... dit-il, la rage au cœur, parce que tu es !...

Il se maîtrisa et, d'une voix légèrement ironique :

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? C'est sérieux ?...

Rabbas ferma la porte, s'approcha de la femme et la fixa d'un effrayant regard.

— Eh ! bien, j'attends, dit-elle.

— Tu es l'ami de mon fils !

Un éclat de rire lui répondit.

— Regarde-moi bien, reprit-il. Léo m'a tout dit...

Elle blâma :

— Dès le premier jour que Léo m'a vue, il m'a fait le cœur... je ne pouvais cepen-

Le dressage des trois jeunes lionnes achevées au capitaine Courle tentait Rabbas. Mais pour rien au monde il n'aurait autorisé Léo à effectuer le travail en public avec Rosetta au surplus !

Depuis l'étrange désir de la jeune femme, il ne se passait de jour qu'il ne vint voir les superbes bêtes, qu'il avait baptisées « Caprice », « Mascotte » et « Beauté ».

Il lui arriva même de faire venir Rosetta devant les cages et de lui poser la question :

— As-tu toujours envie de faire ton numéro avec elles ? Mais regarde-les...

La femme les regardait sans trouble, puis elle sourit d'une étrange façon et s'en fut.

Cependant, si Rabbas était violemment attiré par les lionnes, Pietro éprouvait de son côté le plus vif désir de les affronter.

Profitant un jour de l'absence du patron, Pietro osa pénétrer dans la cage, et devant Rosetta, Léo et Armand, il prit contact avec les bêtes et en sortit victorieux, mais avec une longue estafilade au bras.

Lorsque Rabbas apprit le fait, il entra dans une violente colère.

C'était au cours d'un repas qu'il prenait avec sa femme et Léo.

L'incident lui remettait en mémoire la promesse que Rosetta avait voulu lui arracher de paraître dans la cage des bêtes indomptées, et d'image en image, il en arrivait au jour de la révélation des amours de Léo et de la jeune femme et des scènes qui s'en suivirent.

Mme Rabbas venait de quitter la table. Le dompteur restait avec son fils ; il remit la conversation sur Rosetta :

— Léo, tâche de rompre avec cette fille, lui dit-il.

Mais comme le jeune homme prenait une attitude de défi, le père décidé à tout, eut une phrase malheureuse :

— Elle te fait souffrir, mon petit... autant qu'elle me fait souffrir...

Soudain, il vit Léo chanceler.

Il venait de tenter de se plonger un couteau dans le côté. Fort heureusement, la lame avait glissé sur son épaule à cigarettes et la blessure était peu profonde.

Alors Rabbas comprit tout ce que Rosetta avait semé de catastrophes autour d'elle. Malgré tout, il ne pouvait parvenir à échapper à l'emprise de « la garce » et il dut tenir sa promesse de la laisser paraître en compagnie des trois lionnes.

Mais ce serait avec personne d'autre que lui qu'elle entrerait dans la cage.



Il monta le numéro des Yrenoff and partner...

**L**E ménage Henry Velcourt avait tous les atouts en mains pour vivre heureux et débarrassé de tout souci.

Les Velcourt appartenaient à cette catégorie de riches bourgeois d'après-guerre, sans éducation, et dont la fortune s'était édifiée aussi rapidement

que les circonstances exceptionnelles le permettaient, mais qui avaient su ne pas d'apider sottement leur avoir comme beaucoup de leurs contemporains dans le même cas.

Henry et Méry étaient donc riches, très riches même ; mais les préjugés auxquels ils étaient restés attachés ne

les autorisaient pas à dépasser un certain niveau de relations sans grande envergure.

Tous deux d'esprit étroit, Henry et Méry Velcourt se contentaient d'une vie toute superficielle qui flattait leur vanité sans plus. Méry se donnait des allures de coquette sans réelle élégance. Quant à Henry, sot et prétentieux par surcroît, il ne se complaisait que dans les lieux communs et méprisait toute originalité.

Le ménage Velcourt avait une fille, Yvette, qui tranchait de façon extraordinaire sur ses parents par sa vive intelligence, son indépendance, sa soif d'instruction et surtout son cœur.

La jeune fille avait refusé plusieurs partis que lui avait proposés sa famille et avait, un jour, officiellement informé ses parents que son choix était fait. L'homme qu'elle allait épouser était un artiste lyrique et se nommait André Frénoy...

— Un artiste lyrique ? dit le père, qu'est-ce que cela ? Un « cabotin », tout simplement... Et c'est un homme comme celui-là auquel tu veux t'unir pour toute la vie ?... Ce n'était vraiment pas la peine de t'élever comme nous l'avons fait, avec les sacrifices que nous avons consentis, pour en arriver à une pareille mésalliance !

Mais la décision d'Yvette était irrévocablement prise et, bon gré mal gré, les Velcourt durent s'incliner à regret.

Ils conservèrent d'ailleurs toujours rancune à leur fille de ne pas s'être mariée suivant leurs désirs, de sorte que les deux foyers n'avaient que des points de contact très espacés.

Mais la sottise des parents n'empêcha pas les jeunes époux d'être heureux.

André et Yvette étaient très épris l'un de l'autre, et la meilleure harmonie régnait dans leur ménage, harmonie accrue au bout de quelque temps par l'arrivée d'une délicieuse petite fille : Lillette.

André Frénoy possédait non seulement de belles dispositions, pour le chant : voix superbe, souffle puissant, mais c'était encore un artiste, dans toute l'acception du terme, qui aimait sa profession et attendait, en se préparant avec acharnement, le moment propice pour atteindre la renommée et la gloire.

Yvette avait une entière confiance en son mari ; non pas une confiance aveugle bien souvent conséquente à un amour sincère et passionné, mais une confiance raisonnée. Elle savait qu'il devait réussir un jour.

Et ce jour vint enfin !...

André Frénoy avait été, au cours de ses études, remarqué par un ami

# ● RONDES DES HEURES

intime du directeur de l'Opéra-Comique qui s'empressa de lui signaler le talent du jeune homme.

André, qui possédait une superbe voix de baryton, fut entendu à son insu. Le lendemain, il était convoqué dans notre deuxième théâtre lyrique pour un sérieux engagement. Ses débuts devaient avoir lieu quelques jours plus tard dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*.

Dire la joie d'Yvette, lorsqu'il lui apprit la bonne, l'excellente nouvelle, est indescriptible. Allons ! la vie s'ouvrait décidément riche d'espoirs et généreuse de promesses devant ces trois êtres qui s'adoraient...

C'est avec une réelle émotion que Frénoy aborda le plateau de l'Opéra-Comique devant une salle ultra-chic et pleine à craquer.

Mais la flamme qu'il portait en lui brilla aussitôt, plus vive que jamais, et, surmontant le « trac », il fit de Figaro une des plus belles créations qu'ait connues ce rôle.

Tout en restant dans la tradition, il imprima instinctivement au personnage de Beaumarchais un jeu très personnel, et c'est devant une salle debout, l'ovationnant avec frénésie, qu'il regagna sa loge après le huitième rappel.

Yvette était déjà dans ses bras, sanglotant de joie, et le directeur, sans perdre un instant, se précipita aussitôt pour lui faire signer un contrat pour cinq ans.

Hélas ! Fallait-il donc que le Destin brisât d'un seul coup des ailes prêtes à s'ouvrir ?...

André n'avait pas encore l'habitude de la scène, l'habitude de la vie intime des artistes. Il ignorait de quels soins ceux-ci s'entourent, quelles précautions ils prennent pour éviter les sinistres refroidissements.

Trempe de sueur et tout à sa joie, le jeune homme ne se rendit pas compte qu'un courant d'air glacial l'avait atteint.

Le lendemain, il devait s'aliter, pris par un gros rhume, et vingt-quatre heures après, le docteur diagnostiquait une congestion pulmonaire...

## CE QU'IL FAUT SAVOIR DE RONDES DES HEURES

Réalisation d'Alexandre Ryder d'après une nouvelle d'Henri Falk. Prod. Jacques Haik "MIDI CINÉ LOCATION", distributeur pour le Midi

Sur un excellent scénario, Alexandre Ryder a réalisé un film de grande valeur, aux caractères bien typés et dont l'action ne chôme pas un instant.

Il est vrai que l'interprétation est de premier ordre et que l'artiste lyrique André Baugé s'y taille un succès personnel par la variété et la puissance de son interprétation de Frénoy Chanteur, comédien, acrobate et grime, André Baugé montre dans ce rôle des qualités que nous ne lui connaissons pas encore.

Léon Belières, dans le personnage de l'habilleur-clown, est remarquable et partage une grosse partie du succès général.

Paule Andral fait une Mme Méry Velcourt frivole à souhait, et Francine Mussey est une charmante et touchante Yvette. La petite Gilberte Savary interprète à la perfection le rôle de Lillette.

Citons encore Géo Tréville, parfait dans le prétentieux personnage de Henry Velcourt ; Pierre Stephen, amusant en M. de Mirville ; Clermont (directeur de théâtre) et Nicolle (directeur de cirque).

Félicitons enfin comme il convient M. Frantz, de l'Opéra, qui nous fait entendre sa belle voix dans une scène de messe de minuit.

Les photos de Rondes des heures sont remarquables, et la sonorisation ne mérite aucune critique. En résumé, c'est un grand succès.



Yvette avait une entière confiance en son mari...

# DES HEURES

Six mois de repos complet, d'inaction forcée !... Six mois pendant lesquels l'artiste n'eut pas le droit de chanter même une fois...

On juge de la détresse morale d'André et d'Yvette...

Fort heureusement, sa robuste constitution triompha de la perfide maladie, mais il en sortit diminué, inquiet et bientôt désespéré.

— La voix ne reviendra qu'avec le temps, lui avait affirmé le docteur. Vous êtes encore beaucoup trop faible pour reprendre votre profession. Je vous conseille de chercher autre chose en attendant.

Yvette, qui avait montré un dévouement sans bornes pendant ses semaines de lutte contre la mort, ne désarma pas contre le nouveau coup du sort. Elle s'employa à aider son mari de toutes les forces de son âme pour lui redonner le courage de vivre, la force de lutter à nouveau.

Mais malgré toutes ces tentatives et après un an d'efforts, la misère entraînait au logis.

Un seul espoir restait aux jeunes époux : les parents !...

De ce côté encore, ils trouvèrent porte close. L'égoïsme des Velcourt se traduisit par un refus net d'aider leur gendre.

Cé dernier, brisé par tant de démarches inutiles, s'abandonna au plus profond désespoir... Que faire ? Avait-il le droit d'entraîner dans la déchéance sa tendre Yvette, sa mignonne Lilette, les deux seuls êtres qu'il aimait au monde ?

La décision d'André fut rapidement prise. Il se devait de se sacrifier seul. Yvette pourrait ainsi se libérer des liens de ce mariage et se conformer au désir de ses parents en épousant quelque personnage de leur choix... Quant à Lilette, où pourrait-elle trouver de meilleur refuge que dans les bras de sa mère si aimante, si dévouée ?...

Le malheureux homme dut alors, pour mettre son projet à exécution, jouer la comédie de l'indifférence, afin de mettre tous les torts de son

côté ; puis il abandonna son foyer et partit vers sa nouvelle destinée.

Yvette s'était vite aperçue du débat intérieur auquel son mari était en prise depuis quelque temps. Mais elle avait rapidement compris, et sans jamais se permettre aucune allusion à ce qu'elle devinait, elle laissa André agir comme il le voulait.

Yvette venait de son côté de fixer son devoir. Elle aimait trop André pour accepter ainsi son sacrifice et s'ingénia à compliquer la procédure du divorce, afin de retarder le plus possible l'échéance fatale...

L'artiste, livré à lui-même, n'eut alors qu'un but : trouver au plus vite un travail absorbant qui lui permettrait d'oublier... vaincre le sort et se reconstituer une personnalité.

Le soir même de son départ, il eut la bonne fortune de rencontrer un ancien habilleur de l'Opéra-Comique, gros homme débrouillard, lequel recueillit ses confidences avec une touchante attention.

Et lorsque le jeune homme eut terminé par ces mots :

— ...Maintenant, il faut que je travaille...

— Eh bien ! j'ai trouvé, dit simplement l'autre.

Il proposa à André, puisque le théâtre avait réservé à ce dernier tant de désillusions, d'adopter la piste du cirque et de créer avec lui un numéro sensationnel de clowns avec farces, acrobaties, musique et chant.

André accepta ; l'idée lui paraissait intéressante, et c'est plein de courage qu'il monta avec son compagnon le numéro des Yrenof and partner, lequel, après des débuts modestes dans un cirque ambulante, acquit une certaine renommée pour aborder des scènes plus importantes.

Peu à peu, la voix du chanteur était revenue et, sans forcer son souffle, il s'entraînait progressivement, jusqu'au jour où il retrouva presque sa puissance et sa souplesse vocales d'autrefois.

Les exercices de gymnastique auxquels il s'adonnait régulièrement lui rendirent rapidement sa force physique, et la sollicitude affectueuse de son compagnon de piste rétablirent son équilibre moral.

La réputation que s'étaient acquise Yrenof and partner dans certains établissements de second ordre avait attiré l'attention des directeurs de salles plus importantes.

Un grand music-hall parisien engagea le numéro, qui recueillit auprès du public un succès étonnant.

André se consolait d'être obligé de



...chez les Velcourt

faire ainsi le pitre, alors que la carrière théâtrale s'était ouverte devant lui, en songeant que sous son maquillage grotesque, nul ne pouvait le reconnaître.

Il devait dorénavant rester l'anonyme... Mais résisterait-il de son côté,

si quelque jour il se retrouvait en présence de celles...

Rondes des heures !... Les aiguilles tournent inlassablement, marquant les heures moroses, les heures joyeuses, sans jamais s'y fixer...

Un après-midi, alors qu'au milieu des applaudissements, les clowns accomplissaient leur numéro, André eut une violente crispation du cœur...

Il venait d'apercevoir, dans une loge, sa femme Yvette et sa fille Lilette...

Alait-il résister au désir de se précipiter à leurs genoux, de leur parler, de les toucher, d'entendre le son de leur voix...

Il fermait déjà les yeux, grisé par les souvenirs qui affluaient en foule, lorsque les ovations dont il était l'objet le rappellèrent à la réalité.

Et c'est le cœur ulcéré qu'il continua ses pitreries, juché sur la tête de son « partner », lequel avait cru deviner que quelque chose d'insolite venait de se passer chez le jeune homme.

Mais André n'en avait pas encore terminé avec son calvaire.

Intéressée par ces nouvelles, la petite Lilette avait obtenu de son grand-père Velcourt, qui préparait une grande fête de charité, que Yrenof and partner fussent engagés pour la cérémonie...

C'est Yvette elle-même qui fut envoyée auprès d'André, toujours méconnaissable sous son fard, pour obtenir son concours à la fête.

Après quelques hésitations, l'artiste accepta. Que risquait-il, après tout ? Et cette épreuve ne serait-elle pas définitive pour lui ?... Il n'aurait plus alors qu'à disparaître pour toujours !

Au surplus, le violent désir de retrouver son enfant, de l'approcher, le tenaillait terriblement !...

Afin d'éviter toute nouvelle déception, ce fut le visage maquillé qu'il se rendit à la fête de bienfaisance.

Prétextant l'heure du spectacle, il s'excusa de n'avoir pas eu le temps de se présenter en costume de ville, puis il attendit son heure de paraître devant les invités des Velcourt.

Le hasard voulut que Lilette restât quelque temps seule avec lui.

(Suite page 14)



Une grande fête de charité...

# PARAMOUNT MAGAZINE



Entre deux prises de vues de « A mi-chemin du Ciel » aux Studios Paramount de Joinville. De gauche à droite Alberto Cavalcanti, Janine Merrey, Maurice Chevalier, Kitty Loloff et Enrique Rivero.



Enrique Rivero dans le beau film Paramount « Dans une île perdue »

## PUGILISTE OU JEUNE PREMIER ?

Enrique Rivero, dont nous publions ci-joint quelques images, est, certes, un brun et fougueux jeune homme, aussi

aux cérémonies du Sacre au moment même où elles se déroulaient dans toute leur pompe à Addis-Abeba. Mais ce n'est encore qu'un rêve, et les dispositifs de télévision actuellement existants ne sont pas suffisamment perfectionnés pour per-

prodigieuse invention vient d'être réalisée... par le cinéma. C'est le sujet du film *Magie moderne* qui sera bientôt présenté au public.

Gaston Jacquet et Madeleine Guitty sont les vedettes de cette production, du

## L'ADORATEUR DE MARCELLE CHANTAL

Pour arriver aux studios Paramount de Joinville, il est nécessaire de savoir se guider par les méandres des allées ombreuses. Le bois de Vincennes est engageant et traître. On s'y perd. Dans leurs autos, souvent, les vedettes s'impatientent, l'œil fixé sur la montre, tant qu'hésite leur chauffeur aux carrefours rouillés d'automne...

Marcelle Chantal, qui sait la valeur du temps, a découvert un chemin, étroit et raboteux, qui lui interdit toute attente, toute erreur. Sa voiture « grand tourisme » s'y engouffre chaque matin en un tonnerre d'échappement libre.

## Joinville et ses jolies filles

Une journaliste polonaise qui, au cours de sa carrière, a déjà fait le tour de presque tous les studios d'Europe, a visité récemment les « sets » de Paramount à Joinville. Elle eut ainsi l'occasion d'assister à une prise de vues du film *Le Hérisseur*, que le metteur en scène Dimitri Buchowetzki vient de terminer. Dans le champ se trouvaient réunies de nombreuses figurantes divinement jolies, adorablement élégantes, qui, au commandement du réalisateur, évoluaient avec une grâce infinie...

— Ce sont des vedettes, sans doute, demandait-elle.

— Non, madame. Ce sont des figurantes...

— Mon Dieu... quelles jolies filles... Je n'ai pas encore rencontré au cours de mes pérégrinations à travers les studios un ensemble aussi parfait de jolies femmes que je viens d'en voir sur un « seul set » de Paramount...

Il est vrai que le « casting » de Joinville possède des sélectionneurs de goût...



Deux scènes de « Dans une île perdue » Danièle Parola et Enrique Rivero

fin, aussi racé qu'un pur-sang. Mais, à tout prendre, on ne saurait le considérer, malgré ses muscles d'Andabate, comme un pugiliste à tous crins...

Lorsqu'aux studios Paramount à Joinville, on lui expliqua que dans *A mi-chemin du Ciel*, il lui faudrait faire du trapèze volant, et se battre « à la loyale » avec Thomy Bourdelle, il se contenta de pousser un profond soupir... Mais lorsqu'on l'avisa qu'au dénouement d'une nouvelle production : *Dans une île perdue*, il aurait à se défaire de trois adversaires successifs et terribles, Enrique Rivero se gratta la tête : Était-il boxeur, enfin, ou bien jeune premier ?

Mais — il faut savoir s'accommoder de tout, n'est-ce pas ? — sans rien dire, dans une salle de culture physique, notre héros bombarde quinze jours le punching-ball... Et lorsqu'on tourna la grande mêlée, Enrique Rivero, le pied en avant, et le poing fermé, sut faire vraiment peur aux brutes farouches venues, sous l'œil de la camera, dans l'intention bien arrêtée de l'occire sans pitié !

## ANTICIPATION...

L'Abyssinie, située à l'est de l'Afrique, fait partie de l'Éthiopie ; la famille régnante se targue de descendre en ligne directe du roi Salomon.

Le souverain de ce pays porte le titre de « Roi des Rois ». Et l'on n'a pas oublié les fêtes grandioses, la pompe inouïe dont le couronnement du dernier Empereur d'Abyssinie a été l'occasion, tout récemment. La photographie, le cinéma même ont rapidement popularisé et vulgarisé ces cérémonies, mais il a fallu tout de même un certain temps pour que les films enregistrés parviennent en Europe.

Les Abyssins résidant à Paris — ils sont plus nombreux qu'on ne se l'imagine — anticipant un peu sur l'avenir, auraient été bien heureux d'avoir à leur disposition un appareil de télévision qui leur eût permis d'assister, de notre capitale,

mettre la parfaite transmission à grandes distances d'images animées. Le rêve d'aujourd'hui sera sans doute la réalité de demain...

Une anticipation surprenante de cette

metteur en scène russe, Dimitri Buchowetzki. A leurs côtés, Fanny Clair et Lucien Galas, forment un couple charmant de jeunesse, de fraîcheur et d'illusions.

C'est un film Paramount.



Deux grandes vedettes de la Paramount, Saint-Granier dans « Paramount en Parade » et Marcelle Chantal dans « Les Vacances du Diable »



# TOURJANSKY tourne "L'AIGLON" pour les FILMS OSSO

LA PRODUCTION G.F.F.A.

**A**VEC ardeur, Tourjansky poursuit la réalisation de *L'Aiglon*. Pareil à celui du palais de Schoenbrunn, un grand salon chinois a été édifié. Les décorateurs se sont penchés sur les tapisseries véritables pour les reproduire exactement.

Ainsi l'exige la vérité cinématographique.

Dans l'immense pièce, un vrai bric-à-brac d'armes précieuses, car l'Histoire et Edmond Rostand ont décidé que le fils de l'Aigle aimait les trophées et les souvenirs guerriers. Des collectionneurs ont prêté des sabres et des pistolets damasquinés ; des antiquaires ont loué des yatagans rehaussés de pierres et, sur un bureau Empire, posé comme un grand oiseau noir sur des cartes d'époque, le chapeau de l'Empereur, le vrai chapeau que l'on a sorti dévotement d'une vitrine de musée.

D'une boîte de cuivre, on a tiré les soldats de bois de l'Aiglon, les soldats que Flambeau a repeints et resculptés.

Parade des beaux soldats de bois ! Quel gosse, en ce temps de Noël, n'aimerait jouer avec cette armée de sapin qui va servir, tout à l'heure, aux amusements guerriers du duc de Reichstadt ! Blanc, et bleu, et doré, mince dans son uniforme de colonel du régiment hongrois, l'Aiglon nous est maintenant apparu et, face au régiment minuscule, il a, lui aussi, l'apparence d'un jouet magnifique et précieux, d'un officier de féerie, si blond, si frêle qu'il ne peut commander qu'à des soldats de bois !



## Un film gai : L'anglais tel qu'on le parle

**R**OBERT BOUDRIOZ continue à réaliser pour la G. F. F. A., les scènes d'intérieur de *L'anglais tel qu'on le parle*. Il est entouré d'une troupe comique de premier ordre : Tramel, Hamilton, Dann et Courbois, Alban Derroja, de l'Opéra-Comique, et M. Ashton, sans oublier les charmantes interprètes féminines : Misses Wera Engels, Betty Winter, Bell Barrie, Mmes June Richards et Maryanne.

Voici, dans le décor du hall de l'hôtel où se noue et se dénoue presque toute d'intrigue burlesque, le jovial, ahuri et touchant Tramel, à bout de patience, invectivant Julien qui lui parle anglais ! Mais, à un juron bien Parisien sorti de la bouche du jeune Cicandel, le visage irrité de Tramel se transforme : un attendrissement, une émotion d'un comique intense font venir des larmes dans ses yeux : il a trouvé un Français ! Et voici que les deux hommes s'envoient de familières et affectueuses bourrades. Le faux interprète commence à entrevoir sa délivrance.

Boudrioz, ayant près de lui son assistant : Ralph Holm et son administrateur Vallée, satisfait de ses deux interprètes, donne des ordres pour une scène nouvelle. *L'anglais tel qu'on le parle* sera terminé dans le courant du mois.

## G.-F. Tavano a terminé « Deux fois vingt ans »

Sur les sets où se dressent les décors de son film, le metteur en scène Tavano n'a cessé, depuis son retour des Landes, de déployer la plus intense activité. En quinze jours, il a réalisé tous les intérieurs de *Deux fois vingt ans*, dont il a tiré le scénario du roman de Pierre Frondaie. La semaine avant-dernière, il a donné les derniers tours de manivelle de son film. On ne peut que donner en exemple ce travail de réalisation rapide, qui ne nuit en rien à la qualité des images et de l'interprétation.

Un décor représentait l'entrée de l'hôtel Terminus où sont descendus Mme Baïta (Germaine Rouer) et son amant (M. Bradin). La neige tombe. L'héroïne du film et son compagnon sortent, appuyés l'un sur l'autre. Ruppert va chercher une voiture. Elle ne le reverra jamais.

C'est le seul « extérieur » que Tavano n'ait pas réalisé en plein air. Tous les autres, sans exception, furent pris par le camion sonore de la G.F.F.A., dont on connaît déjà les prouesses techniques par l'admirable film *Au pays des Basques*, et grâce auquel on entendra dans *Deux fois vingt ans* les sons de la nature mêlés aux voix humaines dans un ensemble d'une saisissante vérité.

## Une suite comique à l'écran

« Gaumont-Franco-Film-Aubert » prépare actuellement la réalisation d'une idée originale due à la collaboration de son service de Production avec un jeune metteur en scène, M. Pierre Billon et M. Emile Mazaud, l'auteur de *Dardamelle* et de *La Folle journée*.

Il s'agit d'une suite comique de petits films qui seront comme les chapitres amusants et variés, tantôt tragiques, tantôt bouffons d'une longue aventure ; on y retrouve les mêmes personnages alliés ou victimes du destin, sous les transformations les plus inattendues, comparses d'une « ample comédie aux cent actes divers ».

Ils s'animeront autour de deux personnages centraux, où Mazaud a su mettre tout cet humour merveilleux et cruel de *Dardamelle* et de *La Folle journée*.

Voici quelques-unes des premières photos de la grande production que réalise actuellement Tourjansky pour les Films Osso. On y reconnaîtra quelques-uns des passages les plus célèbres que l'écran va animer pour nous. En haut, vous voyez l'Aiglon (Jean Weber) et l'Impératrice Marie-Louise (Heldia) ; et ensuite l'Aiglon et Thérèse Lorget (Simone Vaudry) ; Henri Desfontaines ; Jeanne Boitel ; de Boncour. L'AIGLON sera l'événement cinématographique de l'année.

# RONDES DES HEURES

Suite de la page 11



Paule Andral et Francine Mussey dans « Rondes des Heures »

Il lui parla doucement, l'interrogea tendrement...

La fillette, étonnée d'abord, semblait se troubler parfois...

Cette voix ! Oh ! comme elle ressemblait à celle de son pauvre papa !...

Et comme inconsciente, elle demanda au clown :

— Dites, monsieur, vous ne voudriez pas chanter pour moi toute seule une jolie chanson que j'aimais beaucoup quand j'étais petite ?...

Emu jusqu'aux larmes, André chanta la berceuse, celle avec laquelle il endormait autrefois sa petite Lillette...

Soudain, ce fut un cri :

— Papa ! C'est mon papa !... Et l'enfant se précipita sur la poitrine de son père, qui lui couvrait le visage de baisers fous...

André était incapable de lutter davantage. C'est avec joie qu'il apprit qu'Yvette n'avait jamais cessé de l'aimer et qu'elle lui avait conservé un cœur pur exempt de tout reproche...

Malheureusement, Velcourt restait intransigent jusqu'au bout ; mais le jour où son genre ayant repris son art lyrique, s'affirma définitivement comme un grand chanteur, il consentit à le reconnaître et à l'accueillir comme le méritait son talent.

## AU CINÉMA DES CAPUCINES

### Contre-Enquête

POURSUIT SA BRILLANTE CARRIÈRE

*Est-il une question plus à l'ordre du jour que celle des « gangsters » ?*

*Depuis un laps de temps relativement court, les exploits de ces bandits américains défraient les chroniques du monde entier. La police y trouve naturellement son compte de critiques et de reproches sur son incapacité à agir.*

*Mais, que peut une police même très entraînée et disciplinée contre des individus qui manient les millions à pleins bras et n'ont de plus sûrs garants que des personnages politiques très en vue.*

*C'est ce monde très spécial que nous présente Warner Bros First National dans Contre-Enquête.*

*L'action de ce film qui fait actuellement fureur dans la coquette et élégante salle des Capucines, ne présente aucune irrégularité, aucun heurt.*

*C'est un rythme ininterrompu, c'est une succession de situations imprévues qui laissent le spectateur haletant et inquiet.*

*Contre-Enquête, film parlant français, a été entièrement tourné en Amérique par des artistes français, d'après l'adaptation d'André Chautin.*

*La mise en scène de Jean Dauterive est parfaite à tous les points de vue.*

*Il faut souligner que Contre-Enquête comprend une distribution de choix en tête de laquelle nous citerons Jeanne Helbling et Suzy Vernon.*

*Les deux rôles de femmes, Betty et Nora Brady ne pouvaient pas trouver de meilleures interprètes que ces deux artistes au jeu nuancé, au talent sûr.*

*A leurs côtés, Rolla Norman, Daniel Mendaille, Georges Mauloy, Emile Chautard et Louis Mercier composent leurs personnages avec beaucoup d'autorité, sans exagération, sans une seule faute de goût.*

*La sonorisation de Contre-Enquête est pleinement réussie. Les dialogues, du reste, ont été composés avec mesure : on n'y trouve rien d'inutile et rien n'y est laissé au hasard.*

*Ajoutons que les photographies sont belles et, par instant, très artistiques.*

*Contre-Enquête est un film qu'il faut avoir vu. Le spectateur y trouve un intérêt constant et sans cesse grandissant. Le mystère dont s'enveloppe le scénario excite la curiosité et provoque une succession d'émotions auxquelles nul ne peut résister.*

*C'est un succès de plus pour Warner Bros First National dont les productions ont toujours rencontré auprès du public un accueil triomphal.*

## Une belle garce

(Suite de la page 9)

L'annonce du spectacle extraordinaire d'un premier dressage à la ménagerie Rabbas avait rassemblé une foule énorme, et lorsque le dompteur parut en compagnie de Rosetta, face à face avec les bêtes sauvages, un lourd silence se fit.

Le dressage commença entre l'homme et l'animal.

Les trois lionnes, rendues furieuses par les coups de fouet, bondissaient de part et d'autre dans la cage, s'accrochant aux barreaux, guettant un moment d'inattention de l'homme pour se précipiter sur lui.

Rosetta, pâle, les dents serrées, ne quittait pas Rabbas... Des lueurs de volu passaient dans ses yeux... Qu'attendait-elle donc ? Pourquoi découvrirait-elle instinctivement ses dents de jeune louve, comme prête à mordre.

Soudain, une fausse manœuvre se produisit. Le dompteur trébucha et s'abattit sur le sol au milieu des cris de terreur de la foule haletante.

Les lionnes reprenaient l'avantage et labouraient la tête et le dos de Rabbas, impuissant à se relever.

Les yeux exorbités par la terreur, Rosetta, collée à la grille, sans souffle, ne songeait même pas à faire usage de ses revolvers.

Mais Pietro ne perdit pas la tête. Il bondit dans la cage, dégagea le corps du dompteur et força les lionnes à rentrer dans leur couloir d'entrée dont la trappe fut instantanément rabattue.

Rabbas fut emmené sur un brancard. Il avait été très profondément blessé à l'épaule, mais néanmoins sa vie n'était pas en danger.

Le cirque dut fermer pendant les premiers jours qui suivirent l'événement, mais reprit son activité avec Pietro et Léo pendant la convalescence de Rabbas.

Rosetta se trouva brusquement isolée. Elle souffrait cruellement de cet abandon général, de ce dédain dont chacun l'écrasait.

Il ne restait qu'une solution : la fuite.

Et seule, la belle garce quitta sans regret la ménagerie où elle n'avait semé que la tristesse, et s'en fut dans la nuit comme une lionne sauvage vers son tragique destin.

André Hache.

### MARIAGES

riches et pour toutes situations honorables. Maison de confiance patentée, la plus ancienne et la plus importante de France, fondée en 1881. Mme HARDOUIN, 150, rue Lafayette, Paris (10<sup>e</sup>). T. les j. non fériés de 11 à 12 h. et de 8 à 5 h. Notice c. timbre

Contre 5 francs "MON FILM" envoie L'ÉCRAN FRANÇAIS, magnifique album contenant 18 portraits de vedettes françaises

## ROUMANIE, TERRE D'AMOUR



Renée Veller dans une scène de « Roumanie, terre d'amour » que va nous présenter prochainement G. F. F. A.

Les Meilleurs Spectacles dans les Salles les plus confortables

VOUS SONT OFFERTS PAR LES

Etablissements **BRAUNBERGER-RICHEBÉ**

**NIMES**

Le Colisée

**TOULON**

Femina

Kursaal

**BÉZIERS**

Royal

Kursaal

**NICE**

L'E dorado

Mondial

**LYON**

Eldorado

**TOULOUSE**

Variétés

**MARSEILLE**

Le Capitole

Majestic

# SAUCISSON OLIDA

Exiger  
la  
bague



# LE ROMAN DE CHARLIE CHAPLIN

**C**HARLES Spencer Chaplin est né le 16 avril 1889 en Angleterre, à Brixton, près de Londres.

Il avait cinq ans quand son père, chanteur assez estimé, mourut, laissant à Mme Chaplin tout le poids de l'entretien de Charlie et de son frère Sydney, un peu plus âgé. Mais l'effort qu'elle devait fournir au théâtre — elle jouait la pantomime — joint à d'autres soucis, déterminèrent vite en elle une dépression nerveuse ; et, plusieurs mois durant, la petite famille eut à lutter contre la faim. Pendant cette maladie, sa mère parvint à faire un peu de travail d'aiguille, et Charlie et son frère se mirent à parcourir tous les deux jours près de 10 kilomètres, apportant le fruit de ce long et misérable travail aux boutiques du West-End.

Mme Chaplin avait également appris à coudre aux deux enfants, mais tous leurs travaux réunis — qui commençaient avec le jour et finissaient assez tard dans la soirée — tous leurs travaux ne rapportèrent jamais plus de 18 francs par semaine, et c'est avec cela qu'il leur fallait vivre !

A l'âge de 7 ans, Charlie attira l'attention du directeur d'une fameuse troupe de danseurs en sabots connue sous le nom des *Huit Lancashire Lads* ; il devint son élève, et le Benjamin de la troupe, après des semaines d'un entraînement difficile et long. Mais Charlie, sachant que par son travail il aidait sa mère, s'y acharna jusqu'à ce que l'art de la danse en sabots devint pour lui une seconde nature.

Peu après, le fameux impresario Saintsbury, le prenant en amitié, lui confia le rôle de Billy, le boy, dans *Sherlock Holmes*.

En 1906, à 17 ans, on peut voir Chaplin jouant, dans un sketch pour la jeunesse, le rôle d'un docteur, où il put déployer son merveilleux sens du burlesque, qui commençait déjà à se manifester. Après plusieurs alternatives de succès et de malchance, il fut engagé dans la troupe de pantomime Fred Karno et joua le rôle antipathique du *Match de Football*. Après plusieurs autres interprétations, il suivit la troupe en tournée en Amérique, où il joua le rôle du gentleman emêché de la pantomime intitulée *Une nuit dans un music-hall anglais*, dont il devait plus tard s'inspirer pour le film que nous avons vu en France sous le nom de *Charlot au music-hall*. Il retourna deux fois en Angleterre. Il y a maintenant dix-sept ans de cela quand il reçut une lettre à l'en-tête de Kessel et Bauman, le priant de passer à leurs bureaux pour y recevoir une proposition qui lui serait agréable. D'abord intrigué, il comprit, quand il sut que Kessel et Bauman n'étaient autres que les directeurs-proprétaires de la Compagnie Keystone. C'est ainsi que Charlie Chaplin fit son apparition dans le monde de la comédie filmée.

Peu après il faisait route vers la région de Los Angeles, ayant en poche un contrat lui attribuant un salaire de 1.000 francs par semaine.

Sitôt arrivé au Studio de la Keystone, à Los Angeles, Chaplin se présenta à Mack Sennett, directeur général, qui mettait alors en scène les invraisemblables péripéties de Fatty, Mabel, Ambrose et autres. Mack Sennett dit à Chaplin d'aller faire un tour au magasin aux costumes et d'y trouver l'idée d'un costume bouffon. Le résultat de recherches méticuleuses fut qu'il ne put rien trouver de mieux qu'une vieille redingote, un haut de forme et un pantalon cillant ; c'est en cette tenue, chaussé de vieilles godasses, la levre supérieure ornée d'une petite moustache, que Charlie Chaplin fit son apparition parmi les autres artistes de la Compagnie Keystone. On sera plutôt surpris quand on saura qu'on le considéra comme un insuccès complet, comme un « four » noir.

Une semaine durant, Mack Sennett maudit le destin qui lui avait envoyé un pareil loquéteux. « Où sont vos grimaces drôles ? » lui demandait-il. « On ne fait pas rire au cinéma de la même manière qu'au théâtre. Nous réussissons à coups de tartes à la crème ; on ne peut faire rire qu'avec des groseilles. » Vous êtes un « four ».

C'est alors que Chaplin lui déclara qu'on ne l'avait pas compris, que son humour était essentiellement anglais ; on lui offrit alors de forcer l'engagement et de lui verser une somme définitive. Il résista et les obligea à s'en tenir aux termes de son contrat, en leur proposant de diriger ses propres films à sa guise. Ils s'esclaffèrent naturellement, car une telle manière de faire était alors inconnue et regardée comme impossible. Pourtant, il finit par avoir gain de cause et ce fut le commencement de son immense et merveilleux succès... et de la prospérité de la Keystone Film Co' aussi.

Donc, Chaplin consacra quelques jours à l'établissement d'un scénario et vint de nouveau au magasin de costumes. Il y trouva un chapeau melon fatigué et un petit veston ajusté ; il emprunta à Fatty un vieux pantalon et des chausures écoulées dont il supprima les talons ; une canne flexible et la moustache que tout le monde connaît parachèverent son accoutrement ; et bientôt se dessina au

**Fils de ses œuvres, Chaplin ne doit qu'à ses dons extraordinaires et à son labeur acharné la renommée et la fortune dont il bénéficie à présent. Partisan du film sonore et adversaire du parlant 100 0/0. Il vient de terminer LES LUMIÈRES DE LA VILLE que nous verrons bientôt.**

cours de l'action, le caractère qui est maintenant connu dans toutes les parties du globe. Au bout d'un an, Chaplin était l'homme le plus connu d'Amérique et, à l'expiration de son contrat, il était accablé de propositions provenant de tous les pays. Il traita finalement avec la Essanay, avec un salaire de trente mille francs par semaine et vint à Chicago, où était installée cette Compagnie ; mais il n'y fit qu'un film, *Charlot apprenti*, après quoi il retourna en Californie, aux studios que la Essanay avait à Niles, aux environs de San-Francisco. C'est là que Chaplin rencontra Ben Turpin, l'acteur qui louche des deux yeux, et le fit débiter à 750 francs par semaine. C'est là qu'il rencontra Edna Purviance, la charmante blonde qui a figuré depuis dans tous ses films. Après avoir fait quatre

qu'il travailla six mois sans toucher un centime, car jamais Chaplin n'a sacrifié son art à son intérêt.

Enfin, en 1918, à l'expiration de son contrat avec la Mutual, Charlie Chaplin signe avec la First National Exhibitors Association, pour une série de huit films à produire dans un délai indéterminé, à raison de 625.000 francs par film. Disposant maintenant de tout le temps qu'il juge convenable pour produire ses films, Chaplin peut enfin donner toute sa mesure.

De 1918 à 1923, il réalise les huit films qu'il a promis à First National. Ce sont : *Une vie de chien, Charlot soldat, Une idylle aux champs, Une journée de plaisir, Le Gosse, Les Oistifs* (intitulé aussi : *Charlot et le masque de fer*), *Jour de patte et Le Pèlerin*.



Charlie Chaplin dans une scène de « La Ruée vers l'Or »

barilles à Niles, dont *Charlot fait la noce, Charlot boxeur et Charlot cambrioleur*. Chaplin suivit son propre chemin et, en compagnie d'Edna et de quelques autres artistes, il partit pour Los Angeles.

C'est alors, en mai 1915, qu'il travailla à la réalisation d'un dessein formé dès longtemps, en commençant à tourner une comédie dramatique en six parties, intitulée *Life* (La vie). Il y avait consacré quatre semaines, quand le public, réclamant de plus en plus de nouvelles comédies en deux parties, il dut abandonner son travail, qui ne fut pas repris depuis. Après divers incidents, le contrat qui le liait à la Essanay prit fin. C'était dans les derniers jours de février 1916. Venu à New-York, Charlie Chaplin y fut fêté et choyé ainsi que peut l'être un homme considéré comme le personnage le plus fameux du monde.

Six semaines s'écoulèrent et l'on apprit que Chaplin avait signé un contrat lui allouant les appointements les plus élevés qui soient au monde, contrat par lequel la Mutual Film Corporation s'était engagée à lui payer un salaire de cinquante mille francs par semaine, plus une somme de trois millions de francs payée comptant, à la signature de l'accord. Ce contrat était pour une durée d'une année durant laquelle il avait à faire douze films de deux parties.

Charlie Chaplin devenait son seul maître. Il fit construire un superbe studio à Los Angeles et commença à produire des films comiques dont il est à la fois l'auteur, le directeur et l'interprète, et qui, de plus en plus, ont une intrigue plausible et d'où le lancement de tartes à la crème est nettement banni. « En effet, dit Chaplin lui-même, je ne réussis peut-être pas toujours avec ma méthode, mais je préfère cent fois déclencher le rire par un moyen habile et original que grâce à un coup de canne ou une brutalité. » C'est la série de *Charlot chef de rayon, Charlot pompier, Charlot musicien, Charlot rentre tard, Charlot et le comte, Charlot chez l'usurier, Charlot patine, Charlot fait une cure, Charlot ne s'en fait pas, Charlot voyage*, et quelques autres que nous n'avons pas encore vus en France. En fait il mit dix-huit mois à remplir son contrat avec la Mutual, de telle sorte

Le personnage de « Charlot » correspond parfaitement à l'époque à laquelle se concentrent toutes les impulsions humoristiques que chacun de nous peut ressentir.

Voyons un peu, sommairement, quelles sont les principales conditions de la vie actuelle.

D'abord, nous vivons à une époque où règne une précision quasi-mathématique sur la majorité de nos actes. Il est donc tout naturel que pour nous récréer nous cherchions à contre-balancer cette monotone condition par les fantaisies les plus extravagantes. Et le « Charlot » de Ch. Chaplin se présente à nous dans de telles conditions et agit comme nous voudrions pouvoir ou savoir agir. Pendant une heure, de temps à autre, nous pouvons vivre avec lui une existence délicieusement débridée avec laquelle nous nous identifions.

D'autre part, nous vivons à une époque où les usages régissent tous nos actes, et où sont également toutes puissantes les conventions, les lois de la bonne éducation physique et mentale. En Charlot, nous trouvons l'être qui ne cesse d'en faire à sa tête, de mettre « les pieds dans le plat » physiquement et mentalement ; et de le voir faire cela, nous nous trouvons soulagés des petites révoltes que nous avons senties gronder en nous-mêmes si souvent.

Ce que Charlot fait, c'est exactement ce que nous aurions aimé faire neuf fois sur dix, dans la vie de tous les jours. Lui ne connaît ni modération, ni mesure, ni lois ; il incarne pleinement l'anarchie de l'action. Il enfreint toutes les conventions et toutes les lois, et, qui plus est, les rend ridicules. Ainsi, la police, personnification de la loi, et les personnes revêches, qui personnifient les conventions, sont-elles, pour notre héros, de perpétuelles victimes toutes désignées.

En résumé, Charlie Chaplin, avec son personnage de Charlot, nous donne avec plus de science et plus d'ingéniosité que n'importe quel autre comédien l'exacte espèce de réaction dont l'être humain de notre époque a besoin pour se récréer. Sa force est de s'adresser à tous, en haut comme en bas de l'échelle sociale ; et peu importe le détail de son aspect et de son action, car c'est sa psychologie seule qui importe et les imitations de Chaplin, par leur échec, le démontrent assez.

C'est, en somme, presque un don inné en Chaplin que ce sens de l'humour moderne ; où il y a étude, par contre, on peut dire qu'il a évolué.

Ainsi Chaplin mime, acteur, a évolué. Son « Charlot », tout au long de la série Keystone, a soulevé le rire par de gros moyens.

Déjà la série Essanay marque un achèvement vers une invention comique d'un ordre plus relevé, plus intellectuel.

Avec la série Mutual, s'affirme, par endroits, le Chaplin dramatique ou ironique — rappelez-vous certaines scènes de *Charlot violoniste, de Charlot vagabond, de Charlot à la banque, de Charlot voyage, de Charlot cambrioleur et de Charlot fait une cure*.

Nous retrouverons tout cela mieux au point et amalgamé dans *Charlot soldat, Une idylle aux champs* et surtout *Le Gosse*. Ses grandes productions ultérieures, telles que *La Ruée vers l'Or*, et *Le Cirque*, présentent le même équilibre dans l'emploi d'éléments très différents.

L'observation de l'humanité, répétons-le, est à la base de tout ce que Chaplin fait faire à Charlot, de même que c'est encore elle qui lui inspire ses idées comiques et, quand il y a lieu, ironiques ou émouvantes.

Chacun sait que Chaplin aime beaucoup les enfants. Sait-on bien qu'en eux il trouve dans ses grandes lignes l'esquisse du caractère de tout être humain ; les impulsions que l'enfant ne maîtrise pas complètement, l'homme des années suivantes les refoulera ; mais elles seront toujours les mêmes. C'est dire quel intérêt présente pour lui l'observation de l'enfance dans ses moindres manifestations.

Connue et aimée depuis plus de treize ans partout où il existe des salles de cinéma, la personnalité du « Charlot » de Charles Chaplin n'a été prise en considération et admirée par les beaux esprits et les snobs que depuis relativement peu de temps ; à ces derniers, il a fallu *Le Gosse* ou *Le Cirque* pour comprendre le personnage naguère dédaigné de Charlot et pour admirer son créateur.

Bien des gens ont ri aux avatars de Charlot et ont admiré les brillantes qualités d'extériorisation de l'artiste, mais peu l'ont compris comme cela eût été souhaitable.

Chaplin l'a déclaré lui-même, toute sa science vient de l'observation, de la compréhension de l'humanité et de ses instincts.

Chacun connaît quels pénibles débuts eut Chaplin, et combien il apprit à la rude école de la vie.

A la création du personnage qu'il a incarné toute cette connaissance de l'homme a participé ; aussi est-ce bien le personnage même de « Charlot » plutôt que la suite d'événements auxquels il se trouve mêlé, qu'il importe.

**UN AN DE CRÉDIT**  
à partir de **80 fr.**  
PAR MOIS  
**VÊTEMENT CUIR**  
HOMMES & DAMES  
VILLE ET SPORTS

**TOUT À CRÉDIT**

13, B<sup>is</sup> ROCHECHOUART, PARIS 9<sup>e</sup> - MÉTRO BARBES  
DRAPEAU PUBLICITÉ - 7, AV. DE LA GAZETTE

# ECHEC A LA DAME

Le château du Marquis Guy de Bazan d'Argenville présentait ce matin-là une animation extraordinaire.

Cette demeure ancestrale, un des joyaux de la Mayenne et dans laquelle on retrouvait quatre époques, dont la plus ancienne remontait au XIII<sup>e</sup> siècle, n'avait plus pour propriétaire que le dernier représentant de la race des Bazan d'Argenville, célibataire par principe et noceur par distraction.

Guy de Bazan n'avait jamais travaillé de sa vie. Elevé dans une demeure seigneuriale au milieu de fastes sans cesse renouvelés, au milieu d'un personnel domestique organisé hiérarchiquement, depuis le simple gâte-sauce jusqu'à l'intendant, il avait dû, afin de ne rien changer à ses habitudes, hypothéquer le château et les domaines qui en dépendaient et encore, laissait-il traîner derrière lui une quantité innombrable de créanciers lesquels, jusqu'ici, n'avaient rien osé dire.

Cependant tant va la cruche à l'eau... que précisément, ce matin-là, les créanciers de toutes catégories s'étaient décidés à provoquer une réunion dans la grande salle du château, d'une architecture sobre mais imposante.

Cette réunion n'avait pu s'accomplir qu'avec la complicité des domestiques — lesquels faisaient aussi partie de la foule des créanciers — et dont deux des plus importants, le cuisinier Jacques et le valet de chambre Albert assumaient la bonne organisation.

Le marquis, du reste, était au courant. La mesure étant à son comble, il ne pouvait éviter ce contact, se réservant de tenter une fois de plus la chance de s'en tirer sans laisser trop de plumes.

Il y avait là une centaine de personnages qui attendaient impatiemment l'arrivée du maître du logis.

Or, ce dernier ne semblait pas disposé du tout à se lever.

Car Guy de Bazan d'Argenville était encore au lit et, pour ne pas en perdre l'habitude, se refusait à toute velléité de réveil brusqué de la part d'Albert.

Ce fut Jacques qui réussit à accomplir ce miracle de faire dresser sur son séant le marquis en lui faisant ingurgiter un excellent verre d'eau fraîche et en lui présentant un repas modeste mais substantiel.

— Un jour comme celui-ci, avait-il dit à Albert, il faut qu'il mange ! Il n'aura pas trop de toutes ses forces, le moment venu.

Enfin, Guy fut sur pied et c'est en haïlant encore qu'il descendit, impeccablement moulé dans un smoking à la dernière mode.

A l'annonce : « Le Marquis de Bazan d'Argenville ! », un remous se produisit parmi les assistants et lorsque, encore las, Guy se laissait tomber dans le grand fauteuil de ses ancêtres — un fauteuil où François I<sup>er</sup> avait jadis assis son auguste

L'histoire d'un petit "roi fainéant" qui ne comprend la joie de vivre qu'en dédaignant son titre et en laissant parler son cœur...



Il la rencontrait loin des indiscrets...

personne — le maître d'hôtel lui expliqua la situation :

— Vos créanciers sont réunis ici, monsieur, pour savoir quelle décision vous comptez prendre à leur égard.

En cet instant, un petit personnage remuant et gesticulant, que tout le monde reconnut comme étant le tailleur Floret, s'interposa, semblant parler au nom de la communauté :

— Je ferai remarquer à Monsieur le Marquis que ce n'est pas une décision qu'il nous faut... c'est de l'argent.

Très calme, Guy répondit d'une voix lente :

— Dois-je comprendre, Floret, que vous désirez réellement être payé pour avoir le privilège de m'habiller ?

— N'étudiez pas la question ! reprit l'autre, agressif ; depuis des années que je vous habille, vous ne m'avez jamais payé qu'en monnaie de singe.

Guy de Bazan sourit... Il semblait vraiment prendre plaisir à cette réunion dont il était cependant le principal acteur.

Mais, insatiable, Floret continua :

« Je dois vous avertir que si vous ne désintéressez pas vos créanciers sur-le-champ, ils sont décidés à vous faire saisir.

Le marquis resta quelques secondes sans répondre, puis, étouffant un autre bâillement, il dit :

— Je n'ai vraiment pas l'esprit à parler affaires, ce matin...

Mais, comme l'assemblée commençait à devenir quelque peu houleuse, Guy ajouta :

— Je suis amoureux.

Ce qui fit littéralement hondir le tailleur, lequel s'écria :

— Et c'est encore notre argent qui fera les frais de cet amour nouveau !

Guy, très fin eut une inspiration de génie :

— Mes affaires de cœur vous concernent tous, mes amis.

Et sous les regards, braqués en point d'interrogation il ajouta :

— Par un très heureux hasard, le père de la jeune fille est fort riche...

A peine ces dernières paroles eurent-elles été prononcées qu'un mouvement favorable se produisit chez les créanciers ; chacun confiait ses impressions à son voisin et le bruit se répandait de bouche à oreille :

— Nous allons être remboursés. Il épouse une belle dot !

Guy de Bazan était une fois de plus sorti victorieux de cette épreuve.

Aussi lorsque, très digne, il traversa les rangs des assistants prêts au départ, fut-il l'objet de nombreuses marques de respect et de propositions, entre autres celle de son fabricant d'autos qui lui promit de livrer la limousine commandée depuis longtemps déjà, le jour même, avec la carrosserie et les pneus...

Seul, le tailleur Floret ne prenait pas part aux espoirs communs.

C'est comme à regret qu'il quitta la salle à la suite de ses compagnons et, avant de sortir définitivement du château, se promena de long en large, perdu dans de profondes réflexions.

Le Marquis s'était réfugié dans un petit

salon d'attente, bientôt rejoint par son cuisinier et son valet de chambre qu'il ne savait pas faire partie du groupe des créanciers.

S'adressant au maître-queux :

— Je déjeunerai très légèrement ce matin, Jacques. Composez-moi un menu délicat, comme pour un convalescent.

Ne venait-il pas d'échapper à un gros accident... moral.

Mais les deux compères remirent la question sur le tapis et Albert prit la parole comme pour une confidence :

— Maintenant que Monsieur le Marquis se marie, je peux bien lui avouer que Jacques... payait le caviar.

Pour ne pas être en reste, Jacques dit à son tour :

— Albert est pire que moi, Monsieur le Marquis ; il a dépensé jusqu'à son dernier sou pour vous fournir des cigarettes orientales...

Le Marquis ne voulant pas laisser se méprendre ces deux braves et dévoués serviteurs, entra dans la voie des aveux :

— Mais, dit-il... je ne me marie pas... Cette histoire d'héritière était uniquement destinée à faire patienter ces sangsues...

Une bombe n'aurait pas eu plus d'effet que ces paroles d'autant plus que Floret, qui rôdait toujours dans les couloirs, les avait entendues et qu'il fit une entrée triomphale.

Désignant le marquis :

— Je savais bien que vous mentiez !

Albert et Jacques tentèrent de s'interposer, mais le tailleur hurlait, fou de colère vengeresse :

— Je vais leur dire la vérité... aux sangsues !...

Mais Guy de Bazan s'était tranquillement replié sur lui-même et, assoupi dans la douce béatitude,

Albert sauta alors au collet de Floret et tenta d'arrêter son flot d'éloquence :

— Vous êtes donc fou ! Si vous parlez, on fera une vente... et nous serons ruinés tous... Est-ce ce que vous voulez ?

— Mais, reprit Floret, sarcastique, il n'y a rien à vendre au château... que des hypothèques et un jeu de croquet, Louis XIII.

Ils le savaient trop bien, hélas !

Alors, tout espoir était-il perdu ? Non, certes, car Jacques venait d'émettre une judicieuse opinion :

— Pourquoi ne pas réaliser son idée... lui faire épouser une riche héritière, par exemple ?

— Très bien, dit Albert, mais il nous faut de l'argent afin qu'il puisse soutenir son train de vie jusqu'au jour du mariage.

Et, s'adressant tout de go au tailleur :

— Floret, nous allons former un syndicat, à nous trois... Vous avancerez les fonds.

Floret se gratta la tête, tourna sept fois la langue dans la bouche et se décida :

— L'affaire mérite qu'on y réfléchisse. J'avancerai l'argent, à condition qu'il signe un contrat par lequel il s'engage à nous rembourser, avec les intérêts le jour où il se mariera. Et d'ailleurs, il vaut mieux réaliser la chose de suite. Expliquons-lui...

Guy de Bazan semblait être resté très éloigné de ce colloque qui, cependant, avait lieu à peu de distance de lui.

Lorsque les trois compères vinrent lui annoncer leur décision, ils furent reçus par ces mots :

— Pour la salade, Jacques, quelques fines herbes, un filet de citron et une petite truffe émincée.

Mais Floret se lança à l'attaque.

Très doucement du reste, il fit comprendre au marquis qu'il y avait tout avantage pour lui d'écouter les suggestions du nouveau syndicat et que c'était la seule chance qu'il avait de sortir de cette impasse.

Le Marquis devrait donc signer un contrat en vertu duquel on lui ferait épouser une riche héritière, très jolie, à condition qu'il paierait ses dettes le jour de son mariage.

— Du reste, ajouta le tailleur, je subviendrai à vos besoins jusque là... Monsieur le Marquis, voyons, acceptez-vous ?

— Arrangez-vous comme vous l'entendrez, répondit le désœuvré, mais je ne veux rien changer à mes habitudes.

Voilà qui était parlé clair et net. Aucun des trois hommes ne dissimula sa satisfaction et Floret vola plutôt qu'il ne courut vers la porte, en annonçant :

— Je vais chercher le notaire.

M<sup>o</sup> Tabelliard faisait bientôt son apparition aux côtés du tailleur et la scène fut très amusante entre ce noble dont les ancêtres avaient tenu sous leur autorité des centaines d'esclaves et de serfs, et un valet de chambre, un cuisinier et un tailleur qui lui imposaient leur propre volonté.

Mais l'indolence égoïste du Marquis reprenait le dessus. Il jeta un coup d'œil rapide sur le contrat que venait de dresser M<sup>o</sup> Tabelliard et lut entre autres :

Ne rien changer à son train de vie ;  
La jeune fille devra être jolie ;  
La dot ne devra pas être inférieure à cinq millions de francs.

Guy eut un sourire et, prenant la plume, ajouta le mot très entre elle et jolie, ce qui ne fut pas approuvé par Floret, lequel raya aussitôt ce mot qu'il considérait comme exagéré.

Cependant, le marquis semblait y tenir, car il l'ajouta une fois de plus, ce qui provoqua la même réplique manuscrite du tailleur, lequel impatienté, dit enfin :

— Très ou pas très, êtes-vous décidé à signer, Monsieur ?

Guy de Bazan d'Argenville signa et, pendant que les trois membres du « syndicat », précédés du notaire, s'éloignaient joyeux, il reprit sa longue rêverie sans but défini lorsque des éclats de voix en une langue étrangère lui firent dresser la tête.

Qui donc se permettait, malgré ses ordres formels, de venir troubler sa quiétude ?

La famille Gruger... de Chicago formait un des plus amusants quatuors qu'on puisse trouver.

William P. Gruger, le « roi du foie

## CE QU'IL FAUT SAVOIR DE ECHEC A LA DAME

Film Paramount

Une amusante comédie qui se déroule dans une atmosphère joyeuse et spirituelle et dans le cadre somptueux d'un château historique, telle est Echec à la Dame, qui met une fois de plus en valeur les brillantes qualités d'élégance et de finesse du talentueux et exquis Adolphe Menjou.

Le rôle du Marquis d'Argenville, survivant d'une longue lignée d'aristocrates, lui va comme un gant. Menjou sait conserver à son personnage, malgré sa fierté native, toute la désinvolture qui sied à un noble désœuvré pour lequel le moindre de ses voisins, le dernier de ses domestiques est un créancier.

Il est d'un tact parfait dans les scènes avec la gouvernante Peggy Winton, qui représente avec une grâce charmante Nora Lane. Cette artiste, au jeu mesuré, reste dans la meilleure tradition des « sacrifiées » et le public est ravi de la voir réussir enfin de compte à atteindre le bonheur.

Chester Conklin et tous les autres interprètes de Echec à la Dame sont parfaits, chacun dans son genre.

Les photos sont excellentes et les textes bien établis.



La jeune fille avait le cœur ulcéré...

gras », était de ces Américains qui, après avoir toute sa vie lutté pour amasser une importante fortune, avait résolu de parcourir le monde en touriste, débarrassé de tout souci matériel.

Il était accompagné de sa femme, aussi naïve que lui dans ce nouvel emploi de leur temps, de leur fille Gwendolyn, jolie blonde aux charmes prenants, leur fils Billy, jeune garçon farceur ; enfin Miss Peggy Winton, camarade de collège de Gwendolyn et que les Gruger s'étaient attachés comme gouvernante et guide pendant leurs voyages, la jeune fille parlant plusieurs langues dont le français de façon parfaite.

S'étant trouvés à Argenville, ils avaient appris l'existence de la fameuse demeure seigneuriale du marquis et le « roi du foie gras » avait décidé de la visiter.

La famille venait de s'arrêter devant le seuil lorsque Gruger s'adressa à Peggy :

— Demandez si nous pouvons entrer, Peggy. Cela me paraît de visiter un château préhistorique...

— Historique, cela suffit, monsieur, répondit la jeune fille, mais souvenez-vous qu'on nous a dit à l'hôtel que les touristes n'étaient d'ordinaire pas admis au château.

La réponse ne plut pas à l'Américain.

— Quand nous vous avons engagée comme demoiselle de compagnie, dit-il, nous pensions que votre connaissance du français vous permettrait de nous introduire partout... Sonnez toujours.

Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit et Jean, le valet de pied consentait à introduire clandestinement les visiteurs, moyennant un dollar.

Cependant Peggy Winton et le jeune Billy Gruger avaient préféré commencer leur visite par le parc.

C'est à ce moment que Guy de Bazan les entendit, riant de bon cœur au dehors.

Peggy s'était arrêtée devant une statue en pierre de Diane chasseresse, inspirée de l'antique, et tentait d'en imiter l'allure et les gestes, pendant que Billy la photographiait.

La jeune fille, en équilibre instable — elle se tenait sur un pied — faillit choir à plusieurs reprises ce qui provoqua l'hilarité du jeune garçon.

Guy avait assisté à la scène et se précipita pour connaître les coupables qui avaient osé pénétrer dans son domaine. Mais, lorsqu'il se trouva devant la statue, ils avaient disparu.

Seul, un livre français avait été oublié par la jeune fille : *Réveries*, par Pierre Moreau.

Un instant mélancolique de ce brusque départ, le marquis qui n'avait eu que juste le temps de se rendre compte du charme et de la grâce de la demoiselle de compagnie, rentra chez lui, tenant le livre à la main.

Mais les trois autres Gruger continuaient leur visite intérieure.

Soudain, Guy aperçut l'Américain qui, sans vergogne, répandait sur ses tapis les cendres de l'énorme cigare qu'il fumait.

Il apparut alors, courroucé, et, s'adressant au valet de pied :

— Allons, mettez-moi ça dehors ! Ma maison n'est pas un cendrier...

Jean dut obéir et fit comprendre aux touristes qu'il ne leur restait qu'à prendre la porte.

L'indignation du père Gruger était à son comble.

— Votre marquis ignore probablement qui je suis ? Tenez, vous lui donnerez ma carte... n'oubliez pas surtout !

Puis, alors qu'il sortait :

— Vous n'avez jamais gagné si facilement un dollar, héin, mon garçon ?

Cependant, le marquis, après avoir jeté un œil distrait sur la carte de visite de l'Américain, spécialiste des foies gras de Chicago, la passa à Albert, lequel en fit part à Jacques.

Les deux « syndiqués » eurent-ils une soudaine intuition, toujours est-il qu'ils se précipitèrent sur un annuaire et recherchèrent la biographie des visiteurs étrangers.

Et voici ce qu'ils trouvèrent :

GRUGER (William-Patrick), Produits alimentaires. Maison fondée en 1827, par Otto Gruger. Spécialité de foies gras. Epouse Angelina Bigger, de Chicago, le 10 juin 1903. Père de Gwendolyn et de William junior. Président du Gruger Trust et Cie depuis 1912. Directeur de la Banque des Epiciers réunis. Adresse : Evanston III (Chicago).

— Voilà notre affaire, dit le valet de chambre au cuisinier. Les liens du mariage avec Gwendolyn Gruger seront pour lui des chaînes d'or.

— A la condition toutefois que la jeune héritière accepte...



Le mariage eut lieu dans le plus bref délai.

— Posons toujours le problème au marquis.

Le lendemain, les Gruger recevaient dans leur hôtel la lettre suivante :

Cher monsieur,

Puis-je réparer l'erreur de mes serveurs en vous demandant ainsi qu'à Madame et à Mademoiselle Gruger d'accepter mon invitation à dîner, un soir de cette semaine ?

Cordialement vôtre.

GUY D'ARGENVILLE.

A la lecture de la missive, les deux femmes bondirent de joie, mais, désirant se renseigner plus avant, Gruger demanda à la demoiselle de compagnie :

— Vous qui savez le français, Miss Winton, qui est ce Guy d'Argenville ?

— Je vais consulter le Gotha, M. Gruger, répondit Peggy.

Et elle sortit pour aller chez le principal libraire de la ville.

L'impression ressentie par le marquis à la vue de la jeune fille dans son jardin avait été plus profonde qu'il ne le pensait lui-même.

Sa principale préoccupation fut donc de retrouver Peggy dont il ignorait les rapports avec la famille Gruger.

Ayant remarqué que le volume oublié par elle sortait de chez M. Blampool, libraire — un vieil ami à lui, du reste, et qui comptait naturellement dans le nombre de ses créanciers — il se rendit à la boutique et, interrogeant l'éditeur en lui montrant le livre :

— Vous souvenez-vous avoir vendu ce livre à une jeune fille qui a un visage angélique ?

— Les jeunes filles angéliques, répondit l'autre, ne lisent pas certains livres, d'ordinaire. Pour vous répondre, il me faut consulter mon commis qui est dans la réserve. Voulez-vous m'attendre cinq minutes, monsieur le marquis ?

Il n'était pas parti depuis deux secondes que Miss Peggy Winton pénétrait dans le magasin.

Guy la reconnut aussitôt et ressentit au cœur un nouveau pincement qu'il ne put réprimer.

Profitant de l'occasion qui s'offrait à lui d'être seul et tenant à cacher sa propre personnalité, il joua un instant le rôle du commis-libraire et reçut la cliente inespérée avec le sourire le plus aimable du monde.

A sa question :

— Avez-vous l'almanach du Gotha ?

Le marquis sortit l'ouvrage d'un rayon et le tendit à la jeune fille qui en demanda le prix. Ce qui lui valut cette réponse :

— Cela ne coûte rien du tout ! On les donne.

— Merci, répondit Peggy, mais ce livre n'est pas pour moi. Personnellement, je ne donnerais pas un sou pour connaître les nobles familles qui sont citées là-dedans.

— Les nobles familles vous paraissent-elles fait quelque chose ?

— Précisément... elles ne font rien.

Et comme la jeune fille se préparait à sortir.

— Ne partez pas encore, mademoiselle, insista Guy. Voulez-vous d'autres livres ?

— Je regrette, répondit-elle, mais je ne peux lire qu'un seul exemplaire d'un livre à la fois.

Lorsqu'elle franchit le seuil de la boutique, Miss Winton était suivie de près par le marquis, lequel, très agréable causeur, eût tôt fait de la charmer par sa brillante érudition.

et fissa une demande officielle de la main de Gwendolyn.

Floret se chargea une fois de plus de faire part de cette nouvelle au marquis.

Ce dernier, profondément ému de la scène qu'il avait eue avec Peggy Winton, sans ressort devant l'inévitable, se souvint du plan que lui proposait le tailleur.

— Le seul moyen que vous ayez pour vous enrichir très vite est de faire un riche mariage. Une occasion vient de s'offrir à vous, Gwendolyn ne voit dans une union possible qu'un titre : celui de Marquise. N'hésitez donc pas...

— Soyez satisfait, répondit Guy... j'irai voir les Gruger demain.

Le lendemain, en effet, le marquis d'Argenville se présentait au logis du « roi du foie gras » comme un condamné qui s'approche des bois de justice.

La première personne qu'on lui présenta fut Miss Winton, laquelle, courageuse malgré tout, eut la force de lui dire en « a parte » :

— Soyez tranquille, je n'interviendrai aucunement dans vos affaires.

Puis, brusquement, elle éclata d'un rire nerveux qui présageait une émotion violente et des premiers accents de sanglots ?

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Miss Winton ? demanda M. Gruger ?

— Ah ! répondit la jeune fille en se retirant, c'est une histoire comique sur une jeune fille qui croyait à l'amour...

La première visite de Guy fut de courte durée.

Le vendredi suivant, la demande en mariage était officiellement faite et la courte conversation qui suivit, entre les fiancés, ne laissait aucun doute sur leurs sentiments réciproques.

— Mademoiselle, dit le marquis, il paraît qu'il nous serait également profitable d'être unis par les liens du mariage. Ecoutez-moi : je dois loyalement vous avouer que je ne vous aime pas. Voulez-vous être ma femme ?

— Oh ! monsieur, si vous n'apportiez que de l'amour, cela ne serait pas d'un gros poids dans la corbeille de mariage... Mais, pour le titre... oui, je veux bien vous épouser.

Une affaire, en somme, c'est une simple affaire qui venait d'être conclue entre deux êtres indifférents l'un à l'autre.

Et le mariage eut lieu dans le plus bref délai, sans la présence de Peggy Winton qui, le cœur ulcéré, avait dû repartir pour l'Amérique reprendre sa place d'institutrice dans son collège.

La scène qui suivit la cérémonie entre le père Gruger et Guy ne manqua pas d'un certain sel.

Devant le notaire, un contrat fut signé par William Gruger, Guy de Bazan, Pierre Durand et Jean Dubois qui se terminait pas cette phrase :

...Il est en outre convenu que toutes les dettes du marié seront à la charge de l'autre partie.

— Etes-vous satisfaite, main enant ? demanda le marquis à sa femme qui venait d'entrer ; ai-je loyalement exécuté les conditions du marché ? Donc, vous n'avez plus rien à désirer, je pense, puisque vous êtes marquise...

Et il ajouta :

— Je souhaite que ce titre vous apporte plus de bonheur qu'il ne m'en a donné... Adieu...

Cependant, pris de remords, et pour bien éprouver les sentiments de sa conjointe, il lui posa une dernière question :

— Je vais vous faire une offre loyale. Voulez-vous vivre avec moi, uniquement de ce que je peux gagner en travaillant... dans n'importe quelle situation ?

— Evidemment non !

— Alors, adieu... Marquise.

Et Guy de Bazan quitta son château sans espoir de retour.

Un an après, à New-York.

Guy de Bazan s'était engagé avec des commis libraire chez un des principaux éditeurs de la ville. Il venait du reste de faire prononcer son divorce avec sa femme qu'il n'avait pas revue.

Mélancoliquement, il disposait des livres à l'étalage lorsqu'une passante attira son regard... C'était Miss Winton en personne qui le rencontrait pour la première fois.

Alors le marquis eut un trait de génie. Un à un il disposa certains volumes dans la vitrine, résumant ainsi sa vie et sa situation actuelle.

*Histoire d'un mauvais garçon* — *Cœur de dot* — *Le Paradis perdu* — et enfin : *Tout est bien qui finit bien*.

Un moment après, Peggy était dans ses bras, lui pardonnant tout.

Une nouvelle vie — celle-là pleine de bonheur — commençait pour le Marquis d'Argenville.

ANDRE HACHE.

# ANEMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CONSOMPTION

Sirop de DESCHIENS, à l'Hémoglobine

Admis dans les Hôpitaux de Paris

Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. Dans votre intérêt, refusez les imitations.

**A TITRE DE RÉCLAME 10**

en pain de la main-d'œuvre  
nos livres ont montré pour  
Soleuse, garantis 5 années  
Ecrire contre remboursement  
P. B. VICTOR, r. Armand, Paris



Allait-il connaître le vrai bonheur ?

# PETITES ANNONCES CLASSEES

T. S. F...ILM

10 FRANCS LA LIGNE

## AUTO LEÇONS

## LEÇONS D'AUTO

sur voitures de luxe, par l'Académie d'auto des Champs-Élysées

9 LEÇONS POUR 50 FRANCS

1. — 78, avenue des Champs-Élysées (Arcades au fond)
2. — 74, avenue Mozart (Passy-Auteuil)

## MARIAGES

## MARIAGES

Riches et de toutes situations  
Parfaite honorabilité. — Mariages légaux

## M<sup>me</sup> de THENES

18, Faubourg Saint-Martin, PARIS (10<sup>e</sup>)  
Tél. Botzaris 7-14, de 2 à 7 h. J. t. de 11 à 50 p. rép.

**Mme BAUDOT** Mariages honorables. Ttes situations, discrét. absolue., confiance. T. les jours, sauf le lundi, de 10 à 18 h., 11, rue Louis-François, place Pinet (13<sup>e</sup>). Cinqüième à droite.

**MARIEZ-VOUS** selon vos goûts, par l'œuvre du FOYER POUR TOUS, 3, place du Caire, Paris. Envoi listes 500 partis sérieux, variés, sous pli fermé, contre un franc.

## SCIENCES OCCULTES

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire **VOYANTE** diplômée, qui voit le présent et l'avenir ! Mme Thérèse Girard, 78, av. des Ternes, Paris (17<sup>e</sup>). Cour, 3<sup>e</sup> étage. De 2 à 7 h.

**ASTROLOGIE** tarots égypt. M<sup>me</sup> ESTHER 5, r. du Cardinal-Mercier, Paris (9<sup>e</sup>) (Pl. Clichy). Env. prénom, date naiss., mandat 20 fr. (Reçoit de 2 à 7 h.).

**M<sup>me</sup> ROSINE** MEDIUM orient. rec. t. les j. 16, r. Baron (17<sup>e</sup>), 3<sup>e</sup> à droite. Mét. Marcadet-Balagny-Brochant. Par corr. Env. date naissance cont. mandat 25 fr.

**Mme MADELYS** Cartomanc. voyante, 189, rue St-Honoré, 1<sup>er</sup> au des de l'entresol, à 2 pas du Louvre. Cons. et rens. sur t. Rec. t. les j. dimanches et fêtes de 9 à 19. Cons. p. cor. 20 f. Joind. t. rép.

**M<sup>me</sup> SUZANNE** Cél. cartomancien. sciences occultes. Ne questionne pas. Renseigne sur tout et dissipe toutes les inquiétudes. 5, rue Guersant, Paris (17<sup>e</sup>), 1<sup>er</sup> ét. Mét. Ternes. T. l. j. dim. et f., de 2 à 7 h.

## PREDICTIONS du Prof. TANIT



Voir *Fantasio* du 13 janvier 1928, *Gazette de Paris* du 3 janvier 1929, etc... Evénements prédits : 1<sup>re</sup> traversée de l'Atlantique (1927), Stabilité du franc (1928), Eruption d'un volcan d'Europe (1928), Krachs financiers (1928), Mort du grand maréchal de France (1929), Fin du cabinet Poincaré, succ<sup>r</sup> M. Briand, succ<sup>r</sup> M. Tardieu (1929), Evacuation de la Rhénanie (1930), Ravages Sud France (1930), etc...  
**Jean TANIT** (Chirologie, Voyance)  
19, rue Gérando, Paris (9<sup>e</sup>)  
Consult. de 10 à 18 h. et par corresp.

**AVENIR** dévoilé par la célèbre voyante L. BUICK, 11 r. Sauval, Paris (1<sup>er</sup> arr.). Ecrire avec date naiss. et 10 fr.

**M<sup>me</sup> CHRISTIANIA** Célèbre cart. MEDIUM. Ne questionne pas. Reçoit t. les jours et dim. de 10 à 12 h., de 2 à 22 h. Traite par corresp., 20 fr. Date de naiss., 85, avenue du Maine, 3<sup>e</sup> étage, Paris (14<sup>e</sup>).

**VOYANTE CELEBRE.** Retour, affection et bonheur. Mme Gaby CHRISTEL, 142, rue de Rivoli, Paris.

**Y. Houda** célèbre occult., consciencieuse, étude spéc. le destin, donne int. révélation astrales, 2 à 7 ; 51, rue Doudeauville (18<sup>e</sup>). Métro : Château-Rouge.

**RÉUSSIR** en tout : Amour, Santé, Affaires, par le sachet de plantes mystérieuses. Exp. contre date de naissance et 30 fr. Avenir dévoilé. Cons. tous les jours. **Mme RENEE**, 8, avenue Vaugirard Nouveau, Paris (15<sup>e</sup> arrond.).

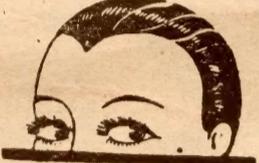
## DIVERS

**CHIRURGIEN-DENTISTE** de la Faculté de Médecine de Paris  
**M<sup>me</sup> SIKORAY** (5 médall.) 89, rue de Turin, près Républ. Tél. Archives 38-56. Cabinet ultra-moderne. Prix modérés. Ouvert de 9 h. à 20 h. Dimanches et fêtes jusqu'à 16 heures.

**ÉCOLE DELA ROCHE** coiffure manucure son massage facial et esthét. Cours : 52, rue du Général-Foy. Métro : Villiers.

**SAGE-FEMME** prem. classe, 88, boul. de l'Hôpital. Pens. Cons. à tte heure. Discrétion absolue.

**SAGE-FEMME** 1<sup>re</sup> clas., 29, Douv. Magenta. Pen. Cons. t. h. Disc. abs.



## Pour avoir des CILS longs et épais

employez MIRETTA, qui fait pousser et épaissir les cils et sourcils d'une manière extraordinaire. Extrait incomparable par ses résultats surprenants. Redonne aux cils appauvris une vitalité intense.  
Prix : 20 fr. franco

Institut KEVA, 23, rue Tronchet, Dos. F, Paris  
Env. fco de notre « Manuel de beauté »

## MARIUS

Le grand hebdomadaire gai  
deride les petits et les grands

Dans cette rubrique, qui est ouverte à tous nos lecteurs et qui est entièrement gratuite, nous répondrons à toutes les questions qui nous seront posées.

**TOULON** — Le premier artiste dont vous nous parlez a 40 ans environ et le second 35 environ. Maurice Chevalier est marié avec Yvonne Vallée. André Roanne n'est pas marié.

**YETTE R...** — 27 ans, 30 ans. Cette enfant n'est pas fille d'artistes. *Romance à l'inconnue* sera, sans doute, présenté au printemps par G.F.F.A.

**ROSE ROUGE** — Vous pouvez nous poser autant de questions que vous le désirez à raison de trois par numéro. Il est très difficile de désigner la vedette masculine et la vedette féminine la plus populaire. Cela est question d'appréciation.

**MOINEAU DE MONTMARTRE** — Lettre transmise. Adressez-vous au service de propagande de Gaumont-Franco-Film-Aubert, 3, rue Caulaincourt, Paris.

**JUANITA** — *Le Château de la mort lente* est un film de Donatien, Lucienne LeGrand, Etcheparre et Rachel Deviry.

**FLEUR DES ALPES** — Non, cet artiste a complètement renoncé à l'écran, ou plutôt l'écran a renoncé à lui. Il fait actuellement des tournées théâtrales.

**BETOU AUX CHEVEUX D'OR** — Henri Garat est un artiste français. La trentaine. Ecrivez aux trois artistes dont vous nous demandez l'adresse : c/o A.C.F., 11 bis, rue Volney, Paris. Les artistes répondent presque toujours aux lettres qu'on leur adresse. Pour une photo de Rudolph Valentino, demandez les prix à *Ciné-Magazine*, 3, rue Rossini, Paris. Merci de votre bonne propagande.

**LUCIFER** — *Le Torrent de glace* est un vieux film Universal qu'interprétait Viola Diana.

**NINON** — Lettre transmise.  
**SANS SOUCI** — C'est la regrettée Barbara La Marr qui interprétait, aux côtés de Charles de Rochefort, le principal rôle féminin de ce film.

**COCORICO** — Aucun projet cinématographique de ce genre n'est encore à l'étude.  
**CURIEUSE** — Cet artiste est revenu en France, il y a un an. Il n'habite plus rue Victor-Massé depuis son départ pour l'Amérique.

**POUPÉE D'ANNEY** — *Le Bonheur du jour* est un film de Gaston Ravel et Tony Le-Kain, qu'interprétaient Pierre Batcheff, Elmire Vautier, Henri Krauss, Schütz, Fr. Mussay.

**VIOLETTE DES CHAMPS** — Huguette vient de partir pour Hollywood. Attendez son retour pour lui écrire. *Le Baiser qui tue* est une production Iris Film.  
**A. M. (Bruxelles)** — Foz Film, 12, rue Blanche, Paris. Cette artiste est actuellement en Allemagne.

## Le Véritable Bréviaire de TOUTES les Sciences Occultes

Désirez-vous connaître l'Avenir ?  
Voulez-vous, par la main, par le visage ou par l'écriture, définir le caractère et la destinée d'un autre être ?



Cherchez-vous à savoir vos chances de succès, de fortune ou de réussite ?  
Vous intéressez-vous aux « pratiques » de la sorcellerie ?

Vous avez — enfin ! — un Guide sérieux :

## L'Encyclopédie des Sciences Occultes

### TOUS LES ARTS DIVINATOIRES

Astrologie, Graphologie  
Les lignes de la main  
:: Cartes et Tarots ::  
Voyance, Psychométrie  
Oracles et Présages  
:: Clé des Songes ::  
Langages des Fleurs  
des Couleurs et des Pierres, Marc de Café

Introduction de M.-C. POINSOT  
Nombreuses illustrations  
Présentation de luxe

Tous les Mystères révélés  
Tous les secrets dévoilés  
La Part du Faux  
La Part du Vrai

### TOUTELAMAGIE ANCIENNE & MODERNE

Sorcellerie, Envoûtements  
:: Chance et Talismans ::  
:: Kabbale et Alchimie ::  
Magnétisme, Hypnotisme  
Spiritisme, Apparitions,  
:: Fakirisme, Hindou ::  
Hermétisme, Théosophie  
Magies Noire et Blanche  
:: Médecine Occulte ::

## La Clé du Destin - La Clé du Mystère - La Clé du Bonheur

500 Francs de Livres pour 30 Francs

De quoi vous passionner pendant des années

## Le Livre des Livres - Le Livre de la Vie

650 pages grand in-8°

Ce livre est aussi utile sur la table de l'homme et de la femme du XX<sup>e</sup> siècle qu'un dictionnaire, un livre de cuisine ou un code, et c'est TOUS LES JOURS que chacun peut le consulter avec profit

Prix net : 30 Francs

Envoi franco recommandé contre mandat de 32 fr. 50. Etranger 34 fr.

Adressé à : AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION  
8, Rue du Croissant — PARIS (2<sup>e</sup>)

Imprimerie de l'Œuvre, 9, rue Louis-le-Grand, Paris (2<sup>e</sup>).

## L'OUVRAGE LE PLUS PRÉCIEUX :

CHARLES DERENNES  
Lauréat du Prix FEMINA-VIE HEUREUSE

# LA FORTUNE ET LE JEU

Livre extraordinaire de bon marché en raison de tous les systèmes, méthodes et martingales qu'il étudie de la façon la plus claire et la plus complète

L'Activité — Les Jeux — Le Jeu — Le Hasard  
Les Probabilités — Richesse et Fortune  
La Roulette, etc., etc.

## LA FORTUNE & LE JEU

est bien supérieur aux ouvrages du même genre les plus réputés, tous vendus à des prix très élevés

FORT VOLUME DE 450 PAGES FORMAT GRAND IN-8° avec de nombreuses illustrations

PRIX NET : 30 FRANCS

Envoi franco recommandé contre mandat de 32 fr. 50. Etranger 34 fr.

adressé à  
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION  
8, Rue du Croissant — PARIS (2<sup>e</sup>)

La Gérante : G. MONDAY.

# GAI CINÉ



## DEDUCTION

— Dis, papa... pourquoi qu'on coupe les films avant de les monter ?  
— Parbleu ! Pour qu'y soient moins lourds à porter !



## A CHACUN SON METIER

— Alors quoi ? tas d'lâches... vous n' pouvez pas dé-fendre cette pau' gosse ?  
— Ben ! et Tom Mix, alors... y chômerait !



## COMPENSATION... FILMÉE

— Non, ma chérie... nous ne pourrons pas faire notre voyage de noces en Italie... Mais, rassurez-vous, je vous mènerai voir un beau documentaire sur Venise...

# CINÉMA

SONORE ET PARLANT



URVOT  
BRISÈNE

## CINEMA PARLANT...

— Avant, j'allais volontiers au cinéma pour me reposer... Je fermais les yeux et je m'endormais dans le calme ! Maintenant, s'il faut en plus que je me bouche les oreilles... ça devient trop compliqué.



## LA VOCATION DE MARIUS JUNIOR

— Papa, je veux faire du cinéma...  
— Comment ! Tu veux traîner mon nom sur les écrans ?  
— Mais, papa, je changerai de nom !  
— C'est ça... et si tu deviens une vedette, on ne saura jamais que je suis ton père !

# LES GRANDES MARQUES CINÉMATOGRAPHIQUES

**LES FILMS COSMOGRAPH**  
7, FAUBOURG MONTMARTRE, 7  
PARIS  
TÉLÉPHONE  
— PROVENCE —  
92-24 et 92-25  
ÉDITION. LOCATION  
VENTE

**FILMS OSSO**  
73, Av. des Champs-Élysées  
Elysées : 18-57, 18-58, 18-74

**Les Établissements Braunberger - Richebé**  
Siège Social :  
1, Bd Haussmann, PARIS  
Téléphone : Provence 99-60  
LOCATION :  
53, Rue St-Roch, PARIS  
Téléph. : Gutenberg 35-88  
Adr. télégr. : Bergfilm-Paris



**GAUMONT-FRANCO-FILM-RUBERT**  
3, Rue Caulaincourt, 3,  
PARIS  
Tél. Marcadet 55-81 à 55-83

**FILMS JACQUES HAIK**  
Téléph. : Elys. 60-04, 05,  
06, 19-27

SOCIÉTÉ ANONYME  
Appareils sonores, films,  
disques  
Téleg. : Lounalpas Paris 68  
**FRANÇAISE  
D'APPAREILS ET FILMS  
SONORES**  
**NALPAS**  
14, Avenue Trudaine, Paris  
Téléph. : Trud. 85-86, 90-23

**SUPER-FILM**  
(Établissements Roger Weil)  
**SUPER-FILM**  
PARIS  
8 bis, Cité Tréville, Paris  
Provence 25-61 et 25-62

**Société Anonyme Française  
des FILMS PARAMOUNT**  
1, rue Meyerbeer, Téléph. :  
Opéra 09-36, 37, 38

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES  
**FILMS METROPOL**  
S. A. des FILMS METRO-  
POLE. Capital 2.200.000 fr.  
Siège : 20, Bd Poissonnière  
Paris-9<sup>e</sup>. - Tél. : Provence  
82-49 et 41-35. Filiale : 2, r  
des Commerçants, Bruxelles

**P.-J. DE VENLOO**  
12, rue Gaillon  
Téléph. : Central 66-01

**SEYTA**  
121, rue Lafayette, Paris  
Téléph. : Trudaine 83-87

# MON FILM

125



**MARIE GLORY**  
la sympathique vedette  
qui tient le rôle d'Elisabeth dans  
**LA FOLLE AVENTURE**  
UNE PRODUCTION P. J. DE VENLOO

Scanned from the collection of  
Eric Smoodin

Digitization completed by



[www.mediahistoryproject.org](http://www.mediahistoryproject.org)

Sponsored by the ACLS Digital Extension Grant,  
“Globalizing and Enhancing the Media History Digital  
Library” (2020-2022).

